LE

FOND DU SAC

LE

FOND DU SAC

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART POUR LES AMATEURS

			Numéros
4	Exemplaires	sur peau de vélin. . . .	1 à 4
50	—	sur papier de chine. . .	5 à 54
150	—	sur papier Wathman. .	55 à 204
150	—	sur papier de Hollande, format écu.	205 à 354

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.



LE

FOND DU SAC

RECUEIL

DE

CONTES EN VERS

TOME PREMIER

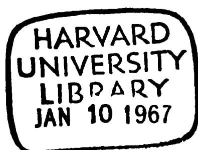


ROUEN

CHEZ J. LEMONNYER, LIBRAIRE

Passage Saint-Herbland.

1879


HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
JAN 10 1967



AVERTISSEMENT

Sous *le titre ancien et connu de* Fond du Sac, *nous avons formé et nous offrons à nos souscripteurs un recueil beaucoup plus complet que ceux qui ont été publiés jusqu'ici.*

Le premier Fond du Sac, *composé par Félix Nogaret et publié par lui chez Cazin, en 1780, renfermait un certain nombre de pièces qui ont sensiblement vieilli, et dont les longues notes ne présenteraient aujourd'hui aucun intérêt. L'édition publiée en 1866, par Leclère, renfermait, il est vrai, les plus jolis contes de l'édition de 1780, et, sous le rap-*

port artistique et typographique, ne laissait rien à désirer. Seulement il est regrettable que l'éditeur ait consacré plus de la moitié de son volume à de trop longues dissertations sur Nogaret et Vivant-Denon, la première illustrée, on ne sait pourquoi, des portraits de Buffon et de Voltaire.

Le conte en prose Point de lendemain, *reproduit dans cette édition, nous a paru également, quelque charmant qu'il soit, figurer à tort dans un recueil de petits contes en vers. Nous avons donc en grande partie supprimé les notices de l'édition Leclère, ainsi que le* Point de lendemain, *de Vivant-Denon, et nous les avons remplacés par divers contes du* XVIIIe *siècle, empruntés pour la plupart aux* CONTES EN VERS *de Nogaret.*

J. L.





NOTICE

SUR

L'AUTEUR DE L'ANCIEN « FOND DU SAC »

L'AUTEUR de l'ancien *Fond du Sac* se nommait Félix Nogaret. Il était né le 6 novembre 1740, à Versailles, où son père remplissait les fonctions de premier commis du ministère de la Maison du Roi, sous M. le comte de Saint-Florentin, qui avait aussi dans ses attributions l'Intérieur et la Police. Félix Nogaret entra dans les bureaux de ce ministère, devint plus tard bibliothécaire de S. A. R. la comtesse d'Artois, et put, en obtenant ce nouvel emploi, conserver celui

qu'il avait déjà. Nogaret, camarade de collége de Ducis, avait fait d'excellentes études. Il savait à merveille le grec et le latin, et se plaisait dans la lecture des grands poëtes de l'antiquité. Lui-même il faisait de jolis vers et unissait à son penchant pour la poésie un goût très-décidé pour l'histoire naturelle. Il s'occupait surtout de conchyliologie, et avait formé une collection assez importante. — En 1771 il se fit connaître comme littérateur par une épître en vers adressée à M. de Buffon et intitulée : *Apologie de mon goût* (Paris, Couturier, in-8°). — Cette épître lui valut les éloges de Buffon, de Voltaire, de Fréron et de La Baumelle.

Il publia en 1772 des contes en vers. Ces contes eurent plusieurs éditions. En 1775, Blaisot, libraire du Roi et de la Reine, à Versailles, qui préparait une édition nouvelle, ayant consulté Palissot, l'auteur de la fameuse comédie des *Philosophes* et du poëme satirique *la Dunciade* (alors retiré dans sa belle

maison de campagne d'Argenteuil), en reçut la lettre suivante :

« Argenteuil, 2 mars 1775.

« Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense des Contes en vers de M. Félix Nogaret : je n'ai différé de vous répondre que parce qu'avant de prononcer j'ai voulu relire ces mêmes contes, qui m'ont paru dignes d'une édition plus soignée et plus jolie que celles qui ont paru jusqu'à présent.

« Après les hommes célèbres qui se sont distingués dans cette carrière, personne, je le crois, n'a été plus appelé que Nogaret à ce genre d'écrire; personne ne s'en est mieux acquitté. Vergier, qui n'était pas sans mérite, ne fut qu'un faible imitateur de l'inimitable La Fontaine. Voltaire remplaça, par tout l'esprit qu'il avait, la naïveté, qui était le *seul* don que la nature lui eût refusé, et se fit une manière qui ne pouvait appartenir qu'à lui.

Je ne compare Nogaret ni à Voltaire, ni à La Fontaine : mais je le crois très-supérieur à Vergier, par l'originalité piquante de son esprit, par sa gaieté franche, par une finesse d'expression qui me paraît le caractériser spécialement, et qui ne peut être appréciée que par ceux qu'une certaine délicatesse de goût met à portée d'en avoir le sentiment. Ajoutez à ce mérite, qu'il est (sans le dire) l'inventeur de la plupart de ses contes.

« ...... Il me semble... qu'un de ses talents est de gazer avec grâce ce qui serait licencieux dans tout autre écrivain; j'oserai même le croire plus réservé à cet égard que La Fontaine lui-même.................................

« Voilà, Monsieur, le jugement que vous m'avez paru désirer sur les Contes de Félix Nogaret. Je vous verrais avec plaisir en confier l'édition à l'une des plus belles presses de la capitale,

« Palissot. »

En 1776, Nogaret publia *les Vœux des Crétois*, conte en vers, accompagné de nombreuses réflexions en prose, tendant à démontrer qu'il y a dans la vie plus de plaisirs que de peines.

Il fit paraître en 1779 un volume ayant pour titre : *Fruit de ma Quête, ou l'Ouverture du Sac* (Paris, in-8o). En lisant ce titre, on croit voir un auteur qui, semblable à un moine mendiant, serait allé faire une quête, le sac sur l'épaule, aurait mis dans ce sac toutes les offrandes littéraires par lui recueillies et l'aurait ensuite ouvert pour en extraire le contenu.

En 1780 il fit imprimer l'*Aristenète français*, deux volumes in-18, contenant des lettres traduites ou imitées du grec et d'autres entièrement inventées par lui. Cet ouvrage, recueil d'histoires amusantes et de folies amoureuses, eut quatre éditions. Par la suite, Nogaret, en souvenir de ce succès, aimait à se donner le nom d'Aristenète.

La même année (1780), il publia *le Fond du Sac* (dont le titre faisait allusion à celui de son précédent livre : *Fruit de ma Quête ou l'Ouverture du Sac*); il y ajouta ce sous-titre : *ou* Restant des Babioles de M. X***, *membre éveillé de l'Académie des Dormants*, Venise (Paris, Cazin), deux volumes in-18, avec figures. En tête du premier volume de cet ouvrage, qui ne portait pas son nom, se voyait un prétendu portrait de l'auteur, grotesque et fantastique, reproduit dans la présente édition.

Ce fut vers ce temps que Nogaret composa l'un de ses meilleurs contes, *le Sabre*, qui plut beaucoup à Louis XVI.

Dans les années qui suivirent 1780, Nogaret publia un assez grand nombre d'ouvrages : en 1782, les *Lettres et Monologues d'un Jaloux sur les opuscules de Parny*; en 1787, *Dissertation sur l'Iphigénie en Tauride; Des Grecs, des Romains, du Théâtre français et de la Scène lyrique jusqu'à nos jours*, in-8°; la même

année, *les Fictions*, *Discours*, *Poëmes lyriques*, *etc.*; en 1790, *le Miroir des Événements*, roman politique; en 1792, *Ode à la Nation*.

Par l'effet d'un remaniement administratif opéré en 1793 par le Comité de Salut public, investi du pouvoir exécutif, Nogaret perdit sa place. Sa pension de retraite, après trente années de services, fut liquidée à 1,500 francs. Il se retira en province, dans le château d'un de ses amis. En 1795, il fit paraître un opuscule philosophique intitulé : *La terre est un animal*. La même année, il revint à Paris, et, le Gouvernement du Directoire ayant rétabli les départements ministériels, il obtint de Bezenech, ministre de l'Intérieur, un emploi dans ce département. En 1798, il publia *l'Ame de Timoléon, ou Principes républicains, philosophiques et moraux*, Paris, in-8°. Il donna aussi dans cette année 1798 la quatrième édition de ses *Contes en vers*, 2 vol. in-8° et in-18. Deux ans plus tard, en 1800, Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur, le nomma

seul et unique censeur dramatique. Tout en remplissant avec zèle ses nouvelles fonctions, il ne cessa de s'occuper de travaux littéraires.

En 1805, Nogaret réédita, avec des additions, *le Fond du Sac,* ouvrage publié par lui vingt-cinq ans auparavant. Il l'intitula : *Le Fond du Sac renouvelé, ou Bigarrures et Passe-temps critiques de l'Aristenète français,* « seconde édition, considérablement augmentée ». — Paris, Capelle et Renaud, an XIII (1805), 3 vol. pet. in-12. — 3 fr.

L'esprit de Nogaret était dans sa conversation, comme dans ses écrits, vif, prime-sautier, fertile en saillies. On en cite un exemple emprunté à cette époque même de sa vie, alors qu'il exerçait avec autant de consciencieuse et d'intelligente application à ses devoirs, que de bienveillance pour les auteurs, ses fonctions de censeur dramatique. On raconte qu'il reçut un jour la visite d'un homme de lettres venu pour lui recommander une pièce de théâtre soumise à son examen. Le

visiteur insistait vivement pour qu'il y donnât son approbation. Nogaret, qui craignait d'être blâmé en haut lieu et de perdre sa place s'il laissait jouer cette pièce, répondit au solliciteur : « Tout cela est bel et bon, mais si l'on me donne du pied au cul, ce n'est pas vous qui me le rendrez. »

La prévision que Nogaret avait exprimée ce jour-là d'une façon si pittoresque se réalisa plus tard, et en 1807, Fouché, ministre de la police, dans les attributions duquel était passée la censure dramatique, le destitua. — Ruiné, privé désormais de l'emploi qui était sa seule ressource, il ne lui resta plus pour vivre que sa pension, réduite à 1,200 francs. Sans se laisser abattre par l'infortune, quoique septuagénaire et infirme, il reprit vaillamment sa plume et se consola en cultivant les lettres avec plus d'ardeur que jamais. En 1810, il donna la cinquième édition de ses *Contes en vers*. L'existence de cette édition a été considérée comme problématique par quelques

biographes. Elle est certaine cependant, et en voici le titre : CONTES EN VERS DE FÉLIX NOGARET, *auteur de l'Aristenète français. « Frontem nugis solvere disce meis. »* — Cinquième édition. — Paris, librairie de A. Debray, 1810.

Nogaret, de 1810 jusqu'à la fin de sa vie, publia encore de nombreux ouvrages. Nous n'en indiquerons ici que quelques-uns. En 1814 il donna ses *Apologues et Nouveaux Contes en vers;* en 1824, *Bouquet au Roi.* — Un peu plus tard, l'orageuse et ardente querelle des classiques et des romantiques ranima sa verve. Lui qui avait correspondu avec Voltaire; lui qui admirait profondément son style si simple, si net, si spirituel, si limpide et si clair, devait naturellement aimer fort peu le langage heurté, tourmenté, recherché, surchargé de couleurs, tour à tour éblouissant ou nébuleux, plein d'images bizarres et de perpétuelles antithèses, de l'école nouvelle. Il protesta par une brochure intitulée : *Der-*

niers soupirs d'un rimeur de quatre-vingt-neuf ans, ou Versiculets de Félix Nogaret *sur la métaphysico-néologo-romanticologie.* Paris, Leclerc, 1829, in-8o de 28 p. — Lui, l'ancien censeur dramatique, vieilli dans le culte des maîtres consacrés de la scène française, il devait désapprouver, de tout ce qui lui restait de forces, les audaces, les étrangetés, le mélange du grandiose et du vulgaire, l'union du sublime et du grotesque, les violations d'unités, les trivialités shakespeariennes des drames de Victor Hugo et de ses adeptes. Aussi publia-t-il au plus fort de la lutte un écrit ayant pour titre : *Étincelles d'un feu qui s'éteint :* L'ŒUF FRAIS, OU ERATO GALLINA PUERPERA ; *Petit Conte en guise de préambule au dialogue ci-après :* LES SOLEILS ÉCLIPSÉS, *prononcé du vieux classique Aristenète* sur les productions de M. Victor Hugo et *les Ostrogoths, ennemis de la langue et du bon sens.* Paris, Leclerc, 1830, in-8o de 36 p., signé : Nogaret (Félix). — Après sa signature il avait mis ces mots : *Scenicus olim censor, bellige-*

rator adhuc; sed cæcus et surdus, defectus annis et desertus viribus. — Bien qu'aveugle et sourd, affaibli et accablé par les ans, comme il le disait lui-même en son latin, Nogaret n'avait rien perdu ni de sa mémoire, ni de sa gaieté, ni de son vif et pétillant esprit. Il était fier du titre qu'il prenait parfois de *patriarche-doyen des gens de lettres.* — L'une de ses dernières productions est intitulée : *Guerre à Morphée, ou le triomphe de l'insomnie, nouveau souffle de vie du vieux conteur Aristenète*, en vers libres. Paris; Leclerc, 1830, in-8° de 52 p. — Il mourut à Vitry-sur-Seine, au mois de juin 1831, dans sa quatre-vingt-onzième année.

Telle fut la longue et laborieuse existence de ce fécond écrivain, qui, malgré ses défauts, peut être justement considéré comme un des conteurs les plus originaux, les plus gais, les plus piquants et les plus malins du dix-huitième siècle. Avoir obtenu les suffrages et l'amicale estime d'hommes aussi

célèbres que Buffon, Voltaire, Franklin et Malesherbes, est aujourd'hui pour Nogaret auprès de ses lecteurs la meilleure des recommandations.

(Extrait de la Notice de G. E. Des Bordes.)



CONTES

DE

NOGARET



PROLOGUE

Le malin fils de Cypris,
Les Plaisirs, les Jeux, les Ris
Me rappellent à Cythère :
J'y vole me délasser
Du long tourment de penser
A l'interminable guerre
Que chez nous, sans se lasser,
Souffle et nourrit l'Angleterre.

Que chacun sur cette affaire
Se chamaille en divers sens :
Vénus me dit de me taire,

Et me rend à mes penchans.
Dans son île enchanteresse
Je me trouve transporté :
J'y respire la mollesse,
Les plaisirs, la volupté.
Approchez, troupe badine,
Ris malins, Grâces, Amours :
Contez-moi les malins tours
Faits par vous à la sourdine ;
Dictez... j'écrirai toujours.
Ma morale est nécessaire :
Au temple de votre mère
L'Avarice a renoncé !
L'Amour est une chimère ;
Son autel est renversé :
Plutus seul a droit de plaire ;
Plutus a tout remplacé !

Que de femmes courroucées,
Que de filles sans maris,
Que de veuves délaissées
Mettraient fin à leurs ennuis,
Si des biens de la Fortune,
De Mercure et de Neptune
Le Français désenchanté,
Retournant à la nature,
Et dans cette source pure
Cherchant la félicité,

Se remontrait plus aimable,
Abjurant un vœu coupable
Aux genoux de la beauté!
Puissent ces hommes cupides,
Par mon livre convertis,
Laisser, du beau seul épris,
Les pommes des Hespérides
Pour les pommes de Cypris!....
Alors j'aurai lieu de croire
Que j'ai des droits à la gloire
Et que mes vers ont leur prix.

Ah! que les désirs renaissent
Plus délicats, plus pressans!
Que les Amours reparaissent
Avec les amusemens!
Que par la reconnaissance
Nos défenseurs couronnés,
Réparent la perte immense
De tant d'appuis de la France
Que la mésintelligence
Et la guerre ont moissonnés!

Déjà ces douces images
Semblent s'offrir à mes yeux;
Et le plus charmant des Dieux
Sourit à ces mariages,
Dont on n'est pas sitôt las

Que des unions contraintes
Sources d'éternelles plaintes
Et de scandaleux débats.
Que Minerve me pardonne
D'aimer ces rians combats,
Ces jeux où l'on ne meurt pas
De la mort que l'on se donne :
C'est un de mes grands regrets
D'être privé pour jamais
D'y figurer en personne.

Mais pour ce péché charmant,
Ai-je donc besoin de grâce ?
Me faut-il voiler la face
Et paraître en pénitent
Pour que le péché s'efface ?
Ah ! traitons l'amour gaiement
Et rions de la grimace
D'un tartuffe ou d'un pédant.
S'il n'est pas édifiant
Mon code au moins n'est pas triste.
Il est plus accommodant
Que celui d'un égoïste
Qui, sombre et jaloux tyran,
Suivant sa belle à la piste,
Désire, veut et prétend
Qu'on l'aime... exclusivement.
Il se dépite, il murmure,

S'il cesse d'être un moment
Le héros de l'aventure !..
Un tel homme est fort plaisant.
Eh ! qu'importe à la nature
Que ce soit George ou Jeannot
Qui soit aimé d'une belle !
Plaire, aimer, voilà son lot :
Quand sa faveur nous apppelle
Profitons du bon moment ;
C'est au plaisir seulement
Qu'elle doit rester fidèle.
Croyez-moi, jaloux amans,
Ce que la nature exige
C'est un bon emploi du temps.
Vous voulez des cœurs constans !
La constance est un prodige.
Tôt ou tard on se néglige ;
Chacun manque à ses sermens.
Tel est le train de la vie :
On se quitte, on se reprend,
On est triste, on est content,
C'est la scène qui varie.

Belles, venez quelquefois
Dans mon réduit solitaire :
Venez... j'ai droit de vous plaire ;
Vos caprices sont mes lois !
Belles, c'est quand je vous vois

Que j'écris, et que j'espère
Voir la critique sévère,
Vaincue et perdant la voix,
Lire, admirer et se taire...
Si de mes doigts délicats
Je détache la ceinture
Qui me cache vos appas,
Ma plume ne trahit pas
Les secrets de la nature :
Je n'en parle que tout bas;
Et, si j'en fais la peinture,
Je les voile de façon
Que, guidé par le soupçon,
Le désir à la torture
En mord mieux à l'hameçon.

Mais par un vers si rapide
Agréablement trompé,
A mon Pégase échappé
Je lâche un peu trop la bride.
Tout poëte, tout chanteur
Ainsi lui-même s'enivre,
Et lasse enfin l'auditeur.
Offrons donc vite au lecteur
Ce qu'il cherche dans mon livre :
Il est temps que je lui livre
Et l'ouvrage et le conteur.



LA MAIN-CHAUDE

Quand ta main, Confesseur charmant,
Me voilait hier la lumière;
Je la fixai sur ma paupière :
Je désirai dans ce moment
Être aveugle éternellement.
Quel était mon bonheur ! Quelle était mon ivresse!
Je préférais mon sort à celui de l'Amour.
La gaze qui le ceint l'importune et le blesse,
Il en murmure; et moi, transporté d'allégresse;
Moi! je baisais la main qui me privait du jour.

Votre bonheur est un problême

Tels sur les enclumes ardentes
Les Cyclopes entr'eux font tomber les marteaux:
Tels frappaient lourdement certains acteurs brutaux;
Dans ma brûlante main tombaient leurs mains pesantes:
Je sentais à leurs coups qu'ils étaient mes rivaux.

Un Lucifer femelle, armé d'une pincette,
La chauffe, et sans pitié me brûle en maugréant.
Une autre succède à l'instant,
Tenant un in-quarto de la froide Gazette
Dont M**, vrai Lapon, nous glaça constamment;
Elle frappe, et dans le moment
Je sens ma guérison parfaite.

Mais gare de nouveau, gare à mon épiderme!
De l'Encyclopédie un volume assassin,
Par deux femmes porté, vient écraser ma main:
Ébranlé sous le faix, je ne pus tenir ferme;
Il fallut cette fois aller baiser ton sein.

Victime dévouée aux femmes mécontentes,
J'éprouvais le dépit que ressentait leur cœur.
Tel Orphée en proie aux Bacchantes,
Pour l'amour d'Euridice endura leur fureur.

Tu fus témoin de ma constance:
Je les pouvais nommer et ne les nommais pas;

Je te disais leurs noms tout bas,
Et les laissais tirer vengeance
De mon mépris pour leurs appas.

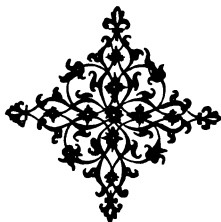
Mais, ô moment fatal à ma tendresse!
J'eus à la fin la maladresse
De nommer l'un de mes bourreaux...
On me félicita sur la fin de mes maux :
Ils commençaient alors... je mourais de tristesse.

Morne et pensif, en un coin écarté,
Brûlant d'amour, soumis au double empire
Et de la Poésie et de la volupté :
Forcé de t'adorer, forcé de te le dire;
De l'amant des neuf Sœurs j'osai toucher la lyre :
Je me sentis plus calme, étant plus agité :
Je crus, dans mon heureux délire,
Enfanter les doux sons d'un amant qui soupire;
Ces sons lents et plaintifs qui touchent la beauté.

Mais peut-être mes chants n'auront pas l'avantage
De plaire à l'objet de mes vœux !
Aux degrés des transports de mon cœur amoureux
J'ai jugé de l'effet que ferait mon langage.

Ah! s'il manque à mes vers ce charme séducteur :
Si l'aveu mal formé du trouble de mon cœur

Te fatigue autant qu'il m'allége :
Si mon amour enfin excite ta rigueur;
Punis; mais pense au moins, pense, aimable vengeur,
Que j'aurais fait un sacrilége
De le taire à mon Confesseur.





LES VIPÈRES

Connaissez-vous père Bonaventure?
En parabole il écrit joliment.
J'aime surtout sa bizarre aventure
D'un campagnard qui, jadis, nuitamment,
De Laocon subit le châtiment,
Sans toutefois mourir à la torture.
J'en vais tracer à vos yeux la peinture :
Elle est fidèle, hormis quelqu'agrément;
Car il en faut dans ce siècle charmant :
Nul, sans cela, n'aimerait la lecture.

Mon campagnard était un homme adroit,
Adroit surtout à prendre des vipères :
Il en cherchait en maint et maint endroit,
Pour les vendre aux apothicaires.
Un jour, surtout, il chassa de façon,
Qu'en un long sac, le soir, en sa maison
Il en rapporte une ample fourmilière.
Il avait soif, il boit. A ta santé, Fanchon.
Cette Fanchon, c'était sa chambrière.

Il trinque encor, et puis à l'ordinaire,
Dans sa chambre monté, vous campe en un baril
Des insectes rampans le cortége subtil;
Met dessus un couvercle, et de plus, sa casaque;
Et puis dit à Fanchon, qu'en son transport il claque:
En voilà cette fois :.. si l'on en veut avoir
Pour faire de la thériaque,
Il faut qu'en bons écus demain, sur le comptoir,
On achète le cardiaque.
Bon soir, Fanchon; demain tu viendras m'éveiller,
Du matin. — Oui, Monsieur. Dieu vous donne un bon somme.
Fanchon s'en va; voici mon homme
Déjà ronflant sur l'oreiller.

De mon histoire, ici commence la merveille.
Le rustre avait fermé le baril de travers.
De cette faute sans pareille
Furent cause le soir trois accidens divers:
L'argent, Fanchon et la bouteille.
Ce surcroît de gaîté lui donna du revers.
Voici les serpens mal couverts,
Qui du baril sortent l'un après l'autre :
Celui-ci se redresse, et celui-là se vautre.
Le plus grand nombre, par malheur,
Cherchant à se sauver, s'en va sous la couchette.
Mais sentant la chaleur
Du dormeur,
Sur le lit la foule se jette,

Et puis se glisse dans les draps.
L'une serre le cou, l'autre enveloppe un bras.
Sur son corps il n'est point de place
Que des reptiles dangereux
La fourmilière n'entrelace.
Peut-être mon lecteur peureux
Tremble d'effroi; suivons. Un trait miraculeux,
C'est que mon homme, avec quelques prières,
Sut empêcher que Mesdames vipères
Autour de lui ne jouassent des dents.
Entortillé des dangereux serpents,
Toute la nuit il est aussi tranquille
Qu'en leur maillot, jadis, on croyait les enfans.
Bon! me dira quelqu'un. — Ma foi, je vous le rend
Ainsi que l'a conté l'écornifleur habile,
Qui, trompant un peuple imbécile,
Faisait tourner la peur au profit des couvents.
Les contes bleus des Révérends
Font souvent plus que l'Évangile.
Enfin le jour paraît. Fanchon saute du lit,
Dit un *Ave*, passe un jupon... peut-être.
Puis à la chambre de son maître
Fanchon va, Fanchon entre, ainsi qu'il était dit,
Et Fanchon tombe à la renverse.
Monsieur, êtes-vous mort? — Non, tais-toi, point de
— Comment! non, il faut donc que le diable vous be
Avec lui sûrement vous avez un commerce?
— Non : du Tout-Puissant seul ici la main agit.

Cependant, pour chasser ce cortége maudit
Du cou, des bras, de la poitrine,
Et des cuisses et de l'échine,
Il faut, il faut...— Eh bien! que faut-il? dit Fanchon.
Descends, ma fille, à la cuisine,
Et fais tiédir du lait plein notre grand chaudron;
Cours, ne perds pas une minute.
Fanchon va, Fanchon exécute
L'ordre qu'elle a reçu, puis reparaît en haut,
Tenant en main le vase où fume le lait chaud.
En moins de rien le saint est hors de crise.
L'odeur du lait attire les serpens:
Pour y goûter chacun d'eux lâche prise :
Tous vont gagner en même temps
Le grand chaudron; et Fanchon, bien surprise,
Les voit tous boire et se noyer dedans.

Quand ce fut fait, et que mon Campagnard
Sentit sa croupe et sa nuque bien nette;
Écoute encor, dit-il à Fanchonnette :
Approche un peu, viens voir si par hasard
Autour de moi quelque serpent hagard
Ne serait point resté. Près du lit du paillard
Fanchon approche, et de sa main blanchette
Tâte le cou, le dos, l'abdomen, tout enfin.
Si bien que, sous ses doigts trouvant l'esprit malin,
Le Serpent qui tenta notre commune mère,
Elle dit : Ah!... puis retira sa main.

Qu'est-ce ? dit le saint homme; as-tu peur? viens, ma chère,
Périsse ce dernier! c'est là le beaû du jeu.
Allons; soit, dit Fanchon; je consens à le faire:
Accomplissons en tout la volonté de Dieu.

Or, à présent louons nos dévots pères,
Qui virent là de quoi s'extasier.
Le croirait-on? ce marchand de vipères
Est comme un saint dans le calendrier.





LE VERRE D'EAU

OU LA COQUETTE PUNIE

Plaire, inspirer l'amour, employer l'artifice
Pour voir à ses pieds un humain,
Et puis le rebuter...! le trait est fort vilain.
Ah! montrez, croyez-moi, montrez moins de malice.
Nous faire espérer tout et ne nous donner rien,
Coquettes, c'est une injustice
Dont, ma foi, vous méritez bien
Que le ciel un jour vous punisse.
Je vais, à ce sujet, vous dire un des bons tours
Que mortel puisse faire, et qui, sur ma parole,
Doit, ou jamais, vous guérir pour toujours.

Chez une belle, à ses vœux favorable
(En apparence, et non pas autrement),
Un marquis allait fréquemment,
Espérant bien de la trouver traitable,
Et d'en avoir joie et contentement.
Toutes les fois que chez la péronelle
Un doux espoir entraînait le galant,

C'était un sort, il rencontrait chez elle
Un escadron, ni plus ni moins souffrant,
De gens tout prêts à témoigner leur zèle,
Et que fixait la coquette à son char...
Tant l'homme est simple, et tant la femme a d'art!

Un jour pourtant, lassé de ses poursuites,
Notre héros, la prenant à l'écart :
Bijou, dit-il, sans vanter mes mérites,
J'ose penser, je crois, que tôt ou tard
Vous me paîrez enfin de mes visites.
Le malheur veut que tout un monde ici
Soit un obstacle à pareille entrevue.
Je ne dis rien de votre cher mari ;
Il a le droit de me choquer la vue :
Mais, par-delà, qu'on vous rende à l'envi
  La justice qui vous est due,
Et que j'endure un éternel souci !
C'est se moquer... A quoi m'aura servi
Un an passé d'une cour assidue,
Sans qu'un moment je me sois démenti ?
Convenez-en, la récompense est due
A qui vous aime et vous le prouve ainsi.

Du soupirant la harangue était nette ;
Rien d'ambigu : je crois que Cicéron
  Dans son temps ne l'eût pas mieux faite.
Par le menton le prenant en pincette,

Victoire dit (car c'était-là son nom),
Victoire dit : C'est justice et raison.
Venez demain, mon cher, à la maison,
Midi sonnant,... vous m'y trouverez seule.
Or, à présent, qui peut s'imaginer
Qu'elle fera la sotte et la bégueule?
Ce n'est pas moi, je m'y ferais damner;
Car je... Bon, bon! poursuivons notre histoire.
Sur un sopha la maligne Victoire
Midi sonnant renverse ses attraits.
Jadis Psyché n'eut pas le teint plus frais.
Jamais Vénus, de qui la douce étude
Était de plaire à l'amant des combats,
Ne sut se mettre en plus gente attitude,
Pour l'inviter à voler dans ses bras.
Voilà comment la perfide Victoire
Attend celui dont le cœur amoureux
Hâte l'instant de lui prouver ses feux.

Sûr de son fait, et marchant à la gloire,
Mon héros entre, et voit... ce que j'ai peint;
Cette posture, ce beau teint,
Tout ce qui flatte enfin le transport qui l'amène.
Il tombe aux pieds de la Sirène :
Il s'extasie... Aimable curieux,
Son doux regard tendrement se promène
Sur les trésors exposés à ses yeux,

Comme un ruisseau serpentant dans la plaine
S'arrête aux fleurs dont il est amoureux.

Ce procédé d'une âme délicate
Est un début qu'exige la beauté.
Mais ce tribut une fois acquitté,
Ne peut-on pas à l'autre point qui flatte
Passer en bref? Au fait, c'est mon avis;
Même on le doit: car c'est offenser celle
A qui cent fois on a dit qu'elle est belle,
Si, comme un sot, on demeure au parvis.
Mon gentilhomme aussi ne tarda guère:
Sa main se glisse: il touche les lambris
Et les contours du temple de Cythère;
Il y croit être: il va... Ciel! il ne va rien faire.
« Ah! qu'est-ce donc? Otez-vous, insolent!
« Sortez »; et, dans le même instant,
Voilà deux mains qui déclarent la guerre
Au pauvre diable, en le dévisageant.
O caprice! ô fureur! Quoi! la coquetterie
Voudra qu'on l'aime, et n'aura d'autre envie
Que de jouir de l'éternel tourment
De quiconque se sacrifie.
Pour acheter un dénoûment
Qui fait le charme de la vie!
Quoi! c'est là son seul but! Telle est sa tyrannie!
Oui, Victoire le prouve, et très-évidemment.

Ce n'est plus cet objet que j'ai peint si charmant :
C'est Vénus changée en furie.
Il la regarde, et d'un air interdit :
Pour Dieu, dit-il, Madame, je vous prie,
Soyez plus douce et faites moins de bruit.
Mais c'est en vain : la bégueule indignée
Se lève et sonne. Arrive un grand laquais,
Qui rit en tapinois, voyant qu'on se rajuste.
Lors celle-ci, dont le but, en sonnant,
Était qu'il vît l'embarras du galant,
D'un air pincé s'en va lui dire : « Auguste,
« Allez quérir un verre d'eau :
« Monsieur en a besoin ». Oui, dit à la minute
L'amant joué, qui, n'étant pas nigaud,
Pour se venger, et vite comme il faut,
Pense à tromper le valet qu'on députe.
Le temps est court : Auguste, en moins d'un saut,
Descend, remonte et présente le verre :
Mais il donna dans le panneau,
Tant fut rapide une ruse de guerre
Qui tromperait le plus subtil matois.
L'homme évincé, retroussant sa manchette,
Porte ses mains au-dessus de l'assiette :
Verse, dit-il ; et puis, flairant ses doigts,
Feint du dégoût, et les lave à deux fois...
L'eau va manquer : la dame évanouie,
La rage au cœur, a besoin du restant.
J'en suis fâché : mais la sotte est punie :

Laissons-la donc, et suivons le galant
Qui ne l'est plus... : il a fait tant pour tant,
Et s'en va sans cérémonie.





L'ACCOUCHEMENT SANS PEINE

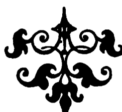
D'UN mot qui fait toujours sourire,
(Quoique très-souvent répété),
Je m'empare, et vais le redire,
En dépit de sa vétusté,
Comme en dépit de la satire.

UNE fille... que dis-je ? elle ne l'était plus :
Une prêtresse de Vénus,
Réussit, par astuce, à devenir la femme
De l'un de ces benêts que ne chagrine pas
L'ornement dont Pâris autrefois dans Pergame
Embellit le bandeau du grand roi Ménélas.
Le jour baisse, on se couche; arrive le tracas.
Mon tendre époux commence; et puis fait une pause.
Mamour ! souffrez, dit-il, une réflexion.
Je frémis de penser que je deviens la cause
Du mal que vous fera dans neuf mois un poupon.
Là, là, lui répond son Hélène,
Qui perd la tête à ce jeu-ci :
Mon cher, n'ayez point de souci;
J'accouche sans beaucoup de peine.



GASCONNADE

De la fontaine de Jouvence
Certain Gascon tenant le robinet,
Trop loin du mur un jour le produisait,
Se moquant de la bienséance
Qu'en ce moment il violait.
Lors un badaud, revenant de confesse :
Contre le mur approchez un peu plus,
Dit-il. Le Gascon là-dessus :
Mé rapprocher ! il est bon !.. Pauvre espèce !
Régardé donc !.. faut-y qué jé mé blesse ?





EPITRE A L'HIVER

Faut-il que Zéphir te bannisse,
Hiver charmant, saison du jeu?
Oh! qu'à mes vœux tu fus propice,
Quand tu tenais loin de Clarice
Sa bonne Tante au coin du feu!

La jeunesse, active et bouillante,
Ne garde guère le foyer.
A quatorze ans on danse, on chante,
On rit, on aime à s'égayer.
De Cupidon la flamme ardente
Porte dans l'âme impatiente

Un feu vif et séditieux :
Ce feu pétille dans les yeux,
Et sa chaleur surabondante,
Passant de l'Amant à l'Amante.
Se perd, se retrouve, s'augmente,
Par cent baisers délicieux.

Tournez le dos, parlez nouvelles,
Vieillards, et vous Sempiternelles
Qu'afflige l'aspect des plaisirs,
Toussez, crachez, prenez querelles;
Occupez vos tristes loisirs :
Bon ! renversez pelles, pincettes :
Tout ce vacarme que vous faites
Est favorable à nos soupirs.

Juste ciel ! quelle différence
De voir ainsi tous nos Barbons
Le corps penché sur les tisons,
Lorsque sur nous, à toute outrance,
Soufflent les fougueux Aquilons;
Qu'à nos toits pendent les glaçons,
Et que Vesper, de connivence
Avec les jeunes amoureux,
Leur fournit tant de petits jeux,
Qui ne le sont qu'en apparence...
Ou de voir ces mêmes Papas,
Assis dans des fauteuils à bras,

Faire tous face à l'assistance ;
Lorsque, plus près de nos climats,
Phœbus, ami de l'abondance,
Fait succéder par sa présence
Les tendres fleurs aux noirs frimats !

Une imposante contenance
A fait cesser les jeux de mains.
Quels surveillants ! ciel ! quand j'y pense,
Je crois voir des Censeurs romains
Siégeant dans leur chaise curule;
Plus de gaîté, l'Amour recule,
Et pense à fuir dans les jardins.

Il part, suivi des jeunes filles.
Où courez-vous, folâtre essaim ?
En vain, pour orner votre sein,
Vos Amants cueillent des jonquilles
Vous verrez rompre leur dessein :
Vous êtes toutes si gentilles ;
Et Cupidon est si malin !...
Les Soupçons, d'un pas incertain,
Sous les berceaux, près des charmilles,
Errent déjà dans cet Éden
Pour sauver l'honneur des familles :
Tous vos Argus sont en chemin,
Le corps porté sur des béquilles.

Ils vont nuire à vos rendez-vous;
Ils vont troubler vos badinages;
Ils espèrent faire des sages
D'une bande d'aimables fous.
L'Hiver scellait si bien vos goûts...
Combien le Printemps vous dérange!
L'Hiver est froid, nu, ténébreux;
Tout cela tourne à sa louange :
Il a cent fois voilé mes feux;
Sitôt qu'on est officieux,
On est pour moi beau comme un Ange.

Oh! qu'ils sont bien moins soupçonneux
Ces satellites de Cythère,
Lorsqu'en Janvier, cloués chez eux,
Ils font lentement bonne chère;
Et que, souvent, d'un vin fumeux,
Qui les rend encor plus goutteux,
Nous les voyons boire à plein verre!
On tient alors table longtemps :
Bacchus met la vieillesse en joie;
L'ennui gagne les jeunes gens;
Le dessert vient; on les renvoie.

Ris malins, Jeux, Plaisirs, Gaîté,
Que votre escadron se déploie.
On ouvre exprès, tout à côté,
Un grand salon bien parqueté.

Tout pied mignon couvert de soie,
N'est pas là fort en sûreté.
L'Amour de l'œil y suit sa proie,
Ce qu'Amour guette est bien guetté.
Mais c'en est fait, la troupe vole,
Et les Barbons en liberté
Disent entr'eux la gaudriole.
Laissons les rire de l'idole
Que dans leur temps ils ont fêté.

La jeunesse, empressée à plaire,
Tombe aux genoux de la beauté,
Agit beaucoup, ne parle guère;
Son but est la réalité.
Insensible aux goûts du vieil âge,
Qu'amuse une stérile image,
Un souvenir de volupté,
Elle met en activité
Ses attraits, ses feux, son courage,
Quelquefois la témérité;
Et, malgré sa frivolité,
Constante où le plaisir l'engage,
Elle arrive, en bravant l'orage,
Au port de la félicité.

Éloignez-vous, beaux mois d'Été.
Fêtons Janvier, fêtons Décembre :
Quand l'assemblée est dans la chambre,

Ce qui s'y passe est peu suspect.
Tout Papa croit que son aspect
Retient les jeux et les saillies :
On a beau faire des folies,
Ils jugent tout dans le respect.
Il n'est point là d'épais feuillage
Où, s'exposant à des hasards,
Les filles puissent, sous l'ombrage,
Se dérober à leurs regards !...
O les subtiles créatures
Pour qui des murs sont des remparts
Contre les douces aventures !
L'Amour, habile à les tromper,
Fait auprès d'eux mille blessures ;
Et souvent, las de les duper,
Ne prend pas même ses mesures.

Mais si parfois on est surpris
Baisant la main de sa Maîtresse,
Bientôt les Grâces et les Ris
Vont réparer la maladresse.

En vain, un spectre en cheveux gris,
Vieux pécheur au fait du mystère,
Un oncle, Argus atrabilaire,
Ladre, jaloux, impérieux,
De peur d'avoir trop de neveux,
Ou gronde, ou montre un œil colère :

L'enchanteresse de ces lieux,
Clarice, aborde le fâcheux;
D'une main badine et légère
Flatte son menton chatouilleux :
Va déridant ce front sévère,
En lisse les sourcils épais;
Le baise, chante des couplets;
Lui donne de petits soufflets,
Endort l'Argus, et le fait taire.

L'adroite fée ! elle sait plaire
Dans tous les temps, dans tous les lieux;
Sitôt qu'elle ouvre ses grands yeux,
On est muet, le charme opère.
Jamais la Reine de Cythère,
Jamais Nymphe, jamais Bergère
N'eut un pouvoir si merveilleux.

Dans son fauteuil voici notre homme
Bien étendu, bien accoté,
Dormant, et du plus profond somme;
Jugez-en; il est enchanté...
Un tel dormeur peut faire envie :
Nos Vieux seront de la partie :
Dormir le soir tient à leurs Us;
Et puis la vapeur de Bacchus
Dans ce moment les y convie.
Morphée, avec facilité,

Étend sur eux la létargie :
Chacun s'endort de son côté;
Adieu, bon soir la compagnie.

O jour! ô moment à saisir!
Amants, jouissez en silence,
Et qu'une heureuse intelligence
Vous empêche de vous trahir.
Sur mes genoux, viens, ma Clarice,
Viens; à mes vœux l'Amour propice,
Te livre à mes embrassements.
Sois faible pour celui qui t'aime;
Couvre-moi de baisers toi-même;
Enivre-moi; trouble mes sens :
Meurs, en voyant mes yeux mourants,
Et goûte le bonheur suprême.

Mais pourquoi d'un plaisir passé
Me retracer la douce image?
O combien je suis insensé!
Elle rouvre mon cœur blessé;
Et je l'aime! et je l'envisage!

Hiver, témoin de mes plaisirs,
Ah! rends-moi ces longues soirées,
A mon ivresse consacrées,
Ou bien emporte mes désirs.

Mais tu fuis loin de nos Contrées.
Environné de doux rayons,
Le Printemps, vainqueur des Yades,
A fait jaillir dans les vallons
Les sources pures des Naïades
Qu'emprisonnaient tes durs glaçons.
Tu ne peux ralentir sa course;
Tout l'attendait; tout lui sourit :
Impatient il te poursuit
Par delà les astres de l'Ourse.
Je n'entends plus ton sifflement,
L'air est calme, le ciel s'épure;
Les fleurs égaient la verdure;
Les jours passent plus lentement :
Dans son char de nacre et d'argent
Diane étale sa parure;
Rien ne voile son front brillant :
Des feux errent à l'aventure
Sous les lambris du Firmament :
Nous n'avons plus de nuit obscure...
Que je perds à ce changement,
Qui charme toute la nature !

Heureux cent fois, matin et soir,
Ces favoris de la Fortune,
Qui n'ont point la chaîne importune
Que le besoin donne au devoir !
Moi qui dédaignais les richesses,

Laissons-la donc, et suivons le galant
Qui ne l'est plus... : il a fait tant pour tant,
Et s'en va sans cérémonie.





L'ACCOUCHEMENT SANS PEINE

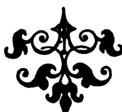
D'un mot qui fait toujours sourire,
(Quoique très-souvent répété),
Je m'empare, et vais le redire,
En dépit de sa vétusté,
Comme en dépit de la satire.

Une fille... que dis-je ? elle ne l'était plus :
Une prêtresse de Vénus,
Réussit, par astuce, à devenir la femme
De l'un de ces benêts que ne chagrine pas
L'ornement dont Pâris autrefois dans Pergame
Embellit le bandeau du grand roi Ménélas.
Le jour baisse, on se couche; arrive le tracas.
Mon tendre époux commence; et puis fait une pause.
Mamour! souffrez, dit-il, une réflexion.
Je frémis de penser que je deviens la cause
Du mal que vous fera dans neuf mois un poupon.
Là, là, lui répond son Hélène,
Qui perd la tête à ce jeu-ci :
Mon cher, n'ayez point de souci;
J'accouche sans beaucoup de peine.



GASCONNADE

De la fontaine de Jouvence
Certain Gascon tenant le robinet,
Trop loin du mur un jour le produisait,
Se moquant de la bienséance :
Qu'en ce moment il violait.
Lors un badaud, revenant de confesse :
Contre le mur approchez un peu plus,
Dit-il. Le Gascon là-dessus :
Mé rapprocher ! il est bon !.. Pauvre espèce!
Régardé donc !.. faut-y qué jé mé blesse ?





EPITRE A L'HIVER

Faut-il que Zéphir te bannisse,
Hiver charmant, saison du jeu ?
Oh ! qu'à mes vœux tu fus propice,
Quand tu tenais loin de Clarice
  Sa bonne Tante au coin du feu !

  La jeunesse, active et bouillante,
Ne garde guère le foyer.
A quatorze ans on danse, on chante,
On rit, on aime à s'égayer.
De Cupidon la flamme ardente
Porte dans l'âme impatiente

Un feu vif et séditieux :
Ce feu pétille dans les yeux,
Et sa chaleur surabondante,
Passant de l'Amant à l'Amante.
Se perd, se retrouve, s'augmente,
Par cent baisers délicieux.

Tournez le dos, parlez nouvelles,
Vieillards, et vous Sempiternelles
Qu'afflige l'aspect des plaisirs,
Toussez, crachez, prenez querelles;
Occupez vos tristes loisirs :
Bon ! renversez pelles, pincettes :
Tout ce vacarme que vous faites
Est favorable à nos soupirs.

Juste ciel ! quelle différence
De voir ainsi tous nos Barbons
Le corps penché sur les tisons,
Lorsque sur nous, à toute outrance,
Soufflent les fougueux Aquilons;
Qu'à nos toits pendent les glaçons,
Et que Vesper, de connivence
Avec les jeunes amoureux,
Leur fournit tant de petits jeux,
Qui ne le sont qu'en apparence...
Ou de voir ces mêmes Papas,
Assis dans des fauteuils à bras,

Faire tous face à l'assistance ;
Lorsque, plus près de nos climats,
Phœbus, ami de l'abondance,
Fait succéder par sa présence
Les tendres fleurs aux noirs frimats !

Une imposante contenance
A fait cesser les jeux de mains.
Quels surveillants ! ciel ! quand j'y pense,
Je crois voir des Censeurs romains
Siégeant dans leur chaise curule;
Plus de gaîté, l'Amour recule,
Et pense à fuir dans les jardins.

Il part, suivi des jeunes filles.
Où courez-vous, folâtre essaim ?
En vain, pour orner votre sein,
Vos Amants cueillent des jonquilles
Vous verrez rompre leur dessein :
Vous êtes toutes si gentilles ;
Et Cupidon est si malin !...
Les Soupçons, d'un pas incertain,
Sous les berceaux, près des charmilles,
Errent déjà dans cet Éden
Pour sauver l'honneur des familles :
Tous vos Argus sont en chemin,
Le corps porté sur des béquilles.

Ils vont nuire à vos rendez-vous;
Ils vont troubler vos badinages;
Ils espèrent faire des sages
D'une bande d'aimables fous.
L'Hiver scellait si bien vos goûts...
Combien le Printemps vous dérange!
L'Hiver est froid, nu, ténébreux;
Tout cela tourne à sa louange :
Il a cent fois voilé mes feux;
Sitôt qu'on est officieux,
On est pour moi beau comme un Ange.

Oh! qu'ils sont bien moins soupçonneux
Ces satellites de Cythère,
Lorsqu'en Janvier, cloués chez eux,
Ils font lentement bonne chère;
Et que, souvent, d'un vin fumeux,
Qui les rend encor plus goutteux,
Nous les voyons boire à plein verre!
On tient alors table longtemps :
Bacchus met la vieillesse en joie;
L'ennui gagne les jeunes gens;
Le dessert vient; on les renvoie.

Ris malins, Jeux, Plaisirs, Gaîté,
Que votre escadron se déploie.
On ouvre exprès, tout à côté,
Un grand salon bien parqueté.

Tout pied mignon couvert de soie,
N'est pas là fort en sûreté.
L'Amour de l'œil y suit sa proie,
Ce qu'Amour guette est bien guetté.
Mais c'en est fait, la troupe vole,
Et les Barbons en liberté
Disent entr'eux la gaudriole.
Laissons les rire de l'idole
Que dans leur temps ils ont fêté.

La jeunesse, empressée à plaire,
Tombe aux genoux de la beauté,
Agit beaucoup, ne parle guère;
Son but est la réalité.
Insensible aux goûts du vieil âge,
Qu'amuse une stérile image,
Un souvenir de volupté,
Elle met en activité
Ses attraits, ses feux, son courage,
Quelquefois la témérité;
Et, malgré sa frivolité,
Constante où le plaisir l'engage,
Elle arrive, en bravant l'orage,
Au port de la félicité.

Éloignez-vous, beaux mois d'Été.
Fêtons Janvier, fêtons Décembre :
Quand l'assemblée est dans la chambre,

Ce qui s'y passe est peu suspect.
Tout Papa croit que son aspect
Retient les jeux et les saillies :
On a beau faire des folies,
Ils jugent tout dans le respect.
Il n'est point là d'épais feuillage
Où, s'exposant à des hasards,
Les filles puissent, sous l'ombrage,
Se dérober à leurs regards !...
O les subtiles créatures
Pour qui des murs sont des remparts
Contre les douces aventures !
L'Amour, habile à les tromper,
Fait auprès d'eux mille blessures;
Et souvent, las de les duper,
Ne prend pas même ses mesures.

Mais si parfois on est surpris
Baisant la main de sa Maîtresse,
Bientôt les Grâces et les Ris
Vont réparer la maladresse.

En vain, un spectre en cheveux gris,
Vieux pécheur au fait du mystère,
Un oncle, Argus atrabilaire,
Ladre, jaloux, impérieux,
De peur d'avoir trop de neveux,
Ou gronde, ou montre un œil colère :

L'enchanteresse de ces lieux,
Clarice, aborde le fâcheux;
D'une main badine et légère
Flatte son menton chatouilleux :
Va déridant ce front sévère,
En lisse les sourcils épais;
Le baise, chante des couplets;
Lui donne de petits soufflets,
Endort l'Argus, et le fait taire.

L'adroite fée ! elle sait plaire
Dans tous les temps, dans tous les lieux;
Sitôt qu'elle ouvre ses grands yeux,
On est muet, le charme opère.
Jamais la Reine de Cythère,
Jamais Nymphe, jamais Bergère
N'eut un pouvoir si merveilleux.

Dans son fauteuil voici notre homme
Bien étendu, bien accoté,
Dormant, et du plus profond somme;
Jugez-en; il est enchanté...
Un tel dormeur peut faire envie :
Nos Vieux seront de la partie :
Dormir le soir tient à leurs Us;
Et puis la vapeur de Bacchus
Dans ce moment les y convie.
Morphée, avec facilité,

Étend sur eux la létargie :
Chacun s'endort de son côté;
Adieu, bon soir la compagnie.

O jour! ô moment à saisir!
Amants, jouissez en silence,
Et qu'une heureuse intelligence
Vous empêche de vous trahir.
Sur mes genoux, viens, ma Clarice,
Viens: à mes vœux l'Amour propice,
Te livre à mes embrassements.
Sois faible pour celui qui t'aime;
Couvre-moi de baisers toi-même;
Enivre-moi; trouble mes sens :
Meurs, en voyant mes yeux mourants,
Et goûte le bonheur suprême.

Mais pourquoi d'un plaisir passé
Me retracer la douce image?
O combien je suis insensé!
Elle rouvre mon cœur blessé;
Et je l'aime! et je l'envisage!

Hiver, témoin de mes plaisirs,
Ah! rends-moi ces longues soirées.
A mon ivresse consacrées,
Ou bien emporte mes désirs.

Mais tu fuis loin de nos Contrées.
Environné de doux rayons,
Le Printemps, vainqueur des Yades,
A fait jaillir dans les vallons
Les sources pures des Naïades
Qu'emprisonnaient tes durs glaçons.
Tu ne peux ralentir sa course;
Tout l'attendait; tout lui sourit:
Impatient il te poursuit
Par delà les astres de l'Ourse.
Je n'entends plus ton sifflement,
L'air est calme, le ciel s'épure;
Les fleurs égaient la verdure;
Les jours passent plus lentement :
Dans son char de nacre et d'argent
Diane étale sa parure;
Rien ne voile son front brillant :
Des feux errent à l'aventure
Sous les lambris du Firmament :
Nous n'avons plus de nuit obscure...
Que je perds à ce changement,
Qui charme toute la nature!

Heureux cent fois, matin et soir,
Ces favoris de la Fortune,
Qui n'ont point la chaîne importune
Que le besoin donne au devoir!
Moi qui dédaignais les richesses,

J'en désire les agréments;
J'aspire au sort de ces amants,
Libres de choisir les moments
De se rendre chez leurs maîtresses.
Les jours en vain sont longs ou courts :
Comme moi, dans une entreprise,
Si l'ombre aussi les favorise,
Ils suivent la marche des jours;
Ils peuvent, à l'heure précise,
Aller caresser les Amours.
Peu leur importe de l'Automne,
Ou de l'Hiver ou de l'Été :
Auprès de leur Divinité
Ils prennent l'heure qu'on leur donne.
Moi qui dérobe un temps compté;
Moi qui frémis, quand l'heure sonne,
Et qui, gêné par la clarté,
Ne pouvant prendre en liberté
Un baiser que j'ambitionne,
Laisse là ma triste beauté,
M'enfuis loin d'elle, et m'emprisonne.
Ah! si, dans ces cruels moments,
Je hais les beaux jours du Printemps,
J'en ai sujet, qu'on me pardonne.

Tous les soirs, cinq heures sonnant,
Vénus, par moi tant honorée,
M'apparaissait fidèlement,

Au haut de la voûte azurée.
La Déesse à présent me fuit :
Les Cieux pour moi n'ont plus d'étoiles :
Je m'imagine que la Nuit
Est au loin, dans quelque réduit,
Sans coursiers, sans char, et sans voiles.
Je vois, vers l'astre du Bélier,
Que l'importun Phœbus s'avance;
Comme je maudis sa présence,
Quand le traître est dans l'escalier
Où m'éclairait ma tendre amie !
Nous n'étions pas sur le Palier
Que je lui soufflais sa bougie.
Alors plus fou, plus transporté,
Je prenais plus de liberté;
Certain que la fine Clarice,
En se plaignant de ma malice,
Approuverait l'obscurité.
Aujourd'hui, nulle jouissance;
Je n'ai qu'une vaine espérance;
Tout est contraire à mon amour.
Quand je m'en vais, comme il fait jour,
Nos adieux se font à la porte;
Et le vœu du plus prompt retour
Est hélas ! tout ce que j'emporte.

Ah ! pour me rendre mes esprits,
Puisse le Dieu de la lumière,

Je parle d'un bijou qui chasse les Frélons :
D'un meuble aux Dames fort utile;
Qui tient lieu des Zéphirs; qui s'oppose aux rayons
D'un soleil trop ardent. Il me serait facile
De révéler de plus à quoi ce meuble est bon;
Quelle arme c'est aux mains de la coquetterie :
Les femmes là-dessus ont reçu maint lardon :
Je pourrais... Non, Vénus, je ne le puis; non, non.
Qu'à la Beauté tout autre ose donner leçon;
Qu'il s'en plaigne, qu'il l'injurie...
J'applaudis aux Circé qui charmèrent ma vie;
Le peu de fiel que j'ai, je le garde aux Gacon.
Les défauts du beau sexe enfin, je les oublie.
Que je découvre seulement
D'où nous vient l'Éventail; qui fit cet instrument;
Je satisfais Lucile et ma tâche est remplie.
Oui, mais qui m'aidera? je ne suis point au fait :
Moi rimeur! comment parler net
De l'Éventail? Son inventeur, son père,
Quel est-il? répondez, confidents de Clio :
Instruisez-moi; je crois en vous; j'espère
Tirer parti de vos *in-folio*.
Répertoires maudits! aucun ne m'endoctrine.
L'un me fait voyager de l'Espagne à la Chine
Et me montre, en cent lieux, ce meuble là tout fait.
Mais, par qui? dans quel temps? Voilà le point. Devine.
D'un feuillage à longs plis, l'autre m'offrant l'effet,
A l'ombre d'un palmier m'endort en Palestine.



LES BAISERS ENVOLÉS

J'AI vu beaucoup de gens, au début d'une histoire,
Dire d'abord : je la connais.
Prenez-y garde, il est notoire
Qu'ils brillent fort par la mémoire;
Mais par le goût!.. jamais, jamais.
Un poëte s'en moque, et, semblable à l'abeille,
Des sucs de mille fleurs compose son trésor;
Assuré que quiconque a du goût, de l'oreille,
Lit en vers ce qu'en prose il avait lu la veille;
Car enfin un conteur eût-il volé de l'or,
Pour le rendre plus pur fait toujours quelque effort.
Ce qu'on peut embellir, ce qui n'est pas merveille,
L'eût-on conté cent fois, je le raconte encor.

Un jour, dans un bois solitaire,
Le jeune Atis prit un moineau :
Il est dit-il, pour ma bergère:
Qu'il chante bien! comme il est beau!
Ah! fripon! vous avez beau faire;
Je vous tiens... Le joli cadeau!

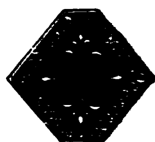
Alors du creux de ses mains réunies,
Il lui fait une cage à jour,
L'emporte et va, conseillé par l'Amour,
Vers un bocage épais, où ses brebis chéries
Reposaient à l'abri des feux brûlans du jour.
Là, posant son chapeau de paille,
Il met et son captif et son espoir dessous :
Puis vers un saule il court, prend des rameaux, travaille
Et façonne en prison le bois liant et doux.
L'ouvrage naît; il rit. Ah! dit-il, sort jaloux!
Enfin, de la beauté que j'aime
Je vais être aimé, malgré vous.
Je te devrai ma joie et mon bonheur suprême,
Bel oiseau! Hâtons-nous... Qu'elle est belle Cloé!..
Peste de cage!.. oh! que ne suis-je en route!
Par Cloé de bon cœur un doux baiser sans doute,
Sur-le-champ, me sera donné.
Un baiser! c'est trop peu : du moment je profite;
J'en vole deux... et trois... Il dit, part, et va vite
Pour encager son cher oiseau.
Mais hélas! c'est en vain qu'il eut l'Amour pour guide.
Il voit... il voit qu'un vent perfide
Avait renversé le chapeau!
Les pleurs inondent son visage :
Ce qu'il perd vient s'offrir à ses sens désolés...
Avec le Chantre au beau plumage
Tous les baisers sont envolés.



L'ABBESSE ET UN VOLEUR

Sur un baudet une gentille abbesse,
Pour sa santé se promenait un soir,
A quelque pas de son triste manoir.
Elle chantait, bannissant la tristesse,
Couplets d'amour avec gentil refrain;
Quand un voleur se présente, et, soudain :
C'est bien chanté, dit-il; mais il me faut la bourse
La belle garda son bon sens.
Certain hochet qu'elle portait en course,
Dieu de velours, connu dans les couvens,
Dans ce péril lui fut une ressource.
L'abbesse, dit-on, s'en servit
Comme d'un pistolet, tout prêt à faire flamme.
C'était bien avisé : mais le voleur le vit.
Le drôle en rit sous cape, et lui dit : Sainte dame,
Recommandez à Dieu votre âme;
Vous allez périr sous... L'arme dont il s'agit
Se devine aisément : le coquin la produit,
Prêt à percer la belle tout à l'heure.
— Ou l'argent ou la mort: choisissez, beau bijou!

— Jésus mon Dieu, le dangereux filou :
Frappe, dit-elle, que je meure,
Plutôt que de donner un sou.





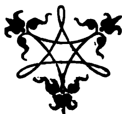
PERRETTE ET LUCAS

OU L'OCCASION FAIT LE LARRON

Le jour baissait ; la lune, à travers maint nuage,
Donnait, en se jouant, un tendre demi-jour,
Favorable aux projets, aux larcins de l'amour.
Lucas, depuis deux jours, absent de son ménage,
Regagnait son logis, pensant à sa moitié :
Lucas pour elle avait de l'amitié,
Quelque chose de plus, une tendresse extrême.
Lucas, en cheminant, se disait à lui-même :
Perrette, assurément, doit bien se désoler.
Près de sa lampe assise elle est seule à filer :
Elle attend mon retour avec impatience!
Allons, Lucas, par ta présence
Va promptement la consoler.
Lucas avait un chien. Tout voyageur qui pense,
Doit, avec un bâton, avoir pour sa défense
Un chien fidèle : or, celui de Lucas,
En certain endroit de leur route,
Où les arbres touffus se recourbaient en voûte,
Surveillant plus qu'aucun, avait gagné le pas.

Lucas, occupé de Perrette,
A son gardien ne pensait pas
Lorsque ces mots : Arrête... arrête...
Quoique dits assez bas, frappent le métayer,
Qui tout à coup entend son féal aboyer.
Incertain s'il doit fuir ou s'il doit avancer,
Il s'arrête : il écoute... Après un court silence,
Il entend quelqu'un soupirer,
Et puis quelqu'un qui dit : Chut! je crois qu'on avance.
Un autre qui répond : On passe ;.. recommence...
Par tous les diables, dit Lucas,
On ne m'aura pas pris pour dupe :
C'est ici que quelque malin gas
Avec quelqu'un qui porte jupe...
Voyons : si le galant n'est pas trop aguerri,
Je me saisis de l'objet qui l'occupe;
Si c'est quelque sot de mari,
Je vous lui fais porter la huppe.
Il entre dans le bois, en criant : Qui va-là ?
Qui vive?—C'est Colin.— Bon, Colin! Ah, oui-dà!
L'adroit fripon, avec sa voix naïve!
Mon bel ami, vous n'êtes pas là seul;
Car j'ai bon flair; et puis mon épagneul
Est en arrêt, a l'oreille attentive...
Disant ces mots, vers Colin il arrive.
Ah! poursuit-il, je vous tiens, mes galans:
Ou j'aurai part à l'aventure,
Ou bien chacun de vous passera mal son temps.

Colin était un drôle assez fêté des belles;
Un fort beau paysan, des voisins de Lucas :
    Cet Amour-là n'avait point d'ailes :
    Mais les pieds ne lui manquaient pas.
    Il ne lui restait rien à faire;
Il détale, ayant peur de payer les dépens;
Et puis crie à Lucas : Jouissez-en, compère;
    C'est *votre bien* que je vous rends.





LA FLEUR DES CHAMPS

Couple chéri de Cupidon,
Ornement de la bergerie,
Un jour Thémire et Coridon
Se reposaient dans la prairie.

Que faire mollement couché,
Sur l'émail des fleurs printanières ?
Le goût de l'amoureux péché
Y prend aux nymphes les plus fières.

Je vis le couple s'agacer
Dans un silence sans étude.
Ils se plaisaient à se fixer :
L'œil en amour toujours prélude.

Coridon, jeune et tendre amant,
Cède au conseil de la nature.
Il exprime naïvement
Le genre de mal qu'il endure.

Thémire lui jette une fleur,

D'une main folâtre et légère;
Il s'en saisit avec chaleur,
Et la rejette à la bergère.

La fleur vole, au gré des zéphirs,
Sur le sein brûlant de la belle;
Et fait voir aux jaloux plaisirs
Le trône où l'amour les appelle.

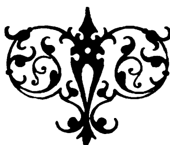
Berger, le signal du combat
Semble celui de la victoire:
Déjà Thémire se débat
Pour ton triomphe et pour sa gloire.

Deux monts, qu'amour a séparés,
A la fleur laissent un passage:
Elle fuit tes doigts égarés...
Un tendre amant perd-t-il courage?

Des tentatives de la main,
La fleur trop loin n'a rien à craindre;
Mais par un différend chemin,
Le beau berger y veut atteindre.

Thémire, n'ayez point de peur;
Cessez de vous montrer farouche:
Coridon vous donne son... cœur!
Laissez-lui, laissez-lui ce qu'il touche.

Il triomphe... ô dieu des amans !
Dit-il, quelle métamorphose !
Je cherchais une fleur des champs ;
Et je tiens... je tiens une rose.





L'ORIGINE DE L'ÉVENTAIL

Obéissons à ma chère Lucile :
Ce qui lui plaît, je le fais à l'instant :
Quand voudra-t-elle, à mes vœux plus docile,
Faire, à son tour, ce qui me plairait tant !
Ma tâche est, aujourd'hui, d'endoctriner ma Belle
Sur ce brillant colifichet,
Cette importante bagatelle,
Ce sceptre, dans sa main ! car ma Lucile est telle,
Que qui la voit est d'abord son sujet :
Elle gouverne, elle soumet
Tout mortel qui s'approche d'elle.
Je chante... Quoi ? des riens. Ne chantons point, parlons.

Jouit gaiement, sans que rien le dérange.
Anselme entre et s'enferme : il voit... Désolez-vous,
Pestez, jurez, soyez jaloux,
Mondains, vous n'avez point des fortunes pareilles.
Non, ce n'est point pour vous que naissent les Vénus :
Ce bien si doux, c'est le lot des élus ;
Ils possèdent eux seuls les plus rares merveilles :
Vos plaisirs, près des leurs, ne sont que des bibus.
Le *pater*, ennuyé de fixer des *agnus*,
S'attache à deux tétons, où les roses naissantes
Sortent du pur jasmin, et s'en font démêler :
L'azur des cieux s'y peint ; on l'y voit circuler,
S'égarer en rameaux, en veines transparentes,
Que le feu du désir anime et fait gonfler.
Le maraud trouve là ce que tant de coquettes
Sur un cuir recrépi, qu'on leur voit étaler,
Espèrent du pinceau, qui ne peut égaler
Des variétés si parfaites.
Un cordelier, dit-on, n'est point voluptueux...
Nota pour celui-ci, Messieurs, sur vos tablettes ;
Car il va graduant ses plaisirs amoureux.
Avant d'aller au fait, le nouvel Empédocle
Voulut voir cet Etna d'où partent tant de feux,
Ces sources du plaisir qui nous rendent heureux.
De son sale gousset il tire son monocle ;
Il lorgne, il examine, il couve le trésor
Qu'à nos yeux la pudeur dérobe.
Il est insatiable ; il le veut voir encor...

Sur l'Encyclopédie à huis-clos je rumine :
Pour mes cinq cents écus, je n'ai qu'un long feuillet.
Qui ne m'en dit pas plus que mon vieux Richelet.
Tenté de m'enrichir je fouille en vain la mine :
S'il s'y trouve un filon, c'est pour l'abbé Trublet.
Que faire en pareil cas ? que faire ? on imagine.
Allons soit; viens, Amour, viens; ma Muse badine,
Sans toi, renoncerait à traiter son sujet.
M'y voici; bon ! *Flora* me rend l'œuvre facile;
Elle me donne les moyens
De satisfaire ma Lucile.
Tout Poëte tient à Virgile
Un peu plus qu'à Saint-Augustin :
Il aime Homère le Troyen;
Et cet aimable libertin,
Ce tendre Ovide, amant habile,
Qui des plaisirs parla si bien.
Excusez ma muse fragile.
Si, dans mes vers, je suis payen,
Je tiens en prose à l'Évangile :
Tout, ici-bas, va mal et bien.
On la connaît, mon Héroïne,
La Geneviève des Romains,
Flora, cette beauté divine,
Dont tous les goûts furent humains,
Des voluptés aimable Reine,
Elle le fut des éléments.
A son plaisir la Souveraine

Faisait la pluie et le beau temps.
Qui la fêtait, pendant neuvaine,
Était payé de son encens,
De ses chansons et de sa peine.
Non qu'elle eût égard aux présents;
Au contraire; les pauvres gens,
Qui n'arrivaient pas la main pleine,
Voyaient deux fois mûrir leurs champs.
Il était de toute justice
Qu'une Déesse aussi propice
Eût, pour le moins, un jeune époux.
Zéphire était charmant, Zéphire en fit l'office.
Quoique volage, il contenta ses goûts,
Si bien, qu'en son absence, elle était au supplice,
Et se félicitait, dans ses jours de service,
De jouir dans ses bras des plaisirs les plus doux.
Tel croit lui ressembler, qui n'a que son caprice;
Quant au reste, néant : il valait mieux que nous.
Zéphire, allant faire un voyage,
Flore lui dit : Vous êtes des maris
Le plus beau, mais le plus volage.
Vous allez caressant mes suivantes Doris,
Zirphé, Mirza : de ce libertinage
La preuve existe; on n'a qu'à voir leurs fils,
Comme vous emplumés, comme vous fort jolis,
Comme vous sans barbe au visage;
Légers, papillonnant à la cour de Cypris;
Au milieu des Jeux et des Ris

Sans cesse ils offrent votre image.
Vous allez courir le Pays :
Vous me promettez d'être sage ;
Vous me parlez d'un prompt retour,
Trouvez bon que j'exige un gage,
Qui m'assure de votre amour.
Zéphire dit : « Voici mes ailes ;
« Coupez, rognez, Belle des belles ;
« Otez-en tant qu'il vous plaira.
« C'est à regret que je vous quitte.
« De pied Zéphire s'en ira
« Triste et pensif, comme il pourra.
« Cette perte lui semblera
« Dans ce moment-ci fort petite.
« Auprès de Flore tout l'invite.
« Flore dans peu le reverra :
« A son retour il volera...
« Heureux, alors, d'aller plus vite. »
Peut-être à Flore on en voudra :
Du beau jeune homme elle rogna
Sans pitié les ailes dorées.
Les femmes sont peu rassurées
Par les serments d'un mari qui s'en va.
Ont-elles tort ? des paroles sacrées
En fait d'amour, dites-moi s'il en est ?
Flore a pris de sa chevelure
De quoi nouer en un paquet
Ce plumage qui la rassure.

Elle le serre en un coffret
Qui, le jour, pend à sa ceinture,
Et la nuit est sous son chevet.
Qu'elle veille ou qu'elle repose,
Elle pense à Zéphire, et ne fait autre chose.
Tu ne perdras pas ton amant,
Flore, dissipe tes alarmes.
Zéphire marche à l'Occident :
Là le sexe a fort peu de charmes;
Même il est laid... heureusement ?
Où Zéphire n'est pas, tout languit, tout expire.
Du jour de son départ, tout fut de mal en pire
Au pays des pauvres SABINS;
Car, en passant, il faut le dire,
C'est là que Flore avec Zéphire
Avait formé de doux liens.
Elle avait chez eux son Empire,
Avant d'aller chez les Romains.
Chez les Sabins, dès lors, plus de fleur printanière
Mars, armé de son cimeterre,
Vint là disputer les Vénus.
Apollon n'aime point la guerre;
Il abandonna les vaincus.
On ne vit plus de Bouquetière,
Ni de Muse Limonadière
Dans le palais de Tatius.
De sang humain Flore baignée,
Accuse son Amant échappé de ses bras.

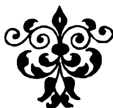
« Ces horreurs n'existeraient pas
« S'il ne l'avait pas dédaignée !
« Mais non ; c'est son amour qui fut trop exigeant... »
De ses soupçons jaloux elle pleure indignée.
« Qui m'obligeait à couper en partant
« Le plumage de mon amant ?
« Il serait de retour, dit-elle.
« C'est moi qui retarde ses pas.
« Mais, si quelque Beauté nouvelle
« Le captivait par ses appas !...
« Zéphire ! J'aime mieux te revoir infidèle ;
« Je l'aime mieux, que de ne te voir pas.
« Parais ; d'un seul regard tu me rendras la vie :
« Nous la rendrons à ces climats :
« Viens ; fais grâce à ma jalousie.
« A mes yeux daigne encor t'offrir.
« Flore a souffert, en ton absence,
« Tous les maux que l'on peut souffrir.
« Mais, de mon vif amour, c'est l'excès qui t'offense...
« J'osai t'accuser d'inconstance,
« Quand tu manquais à mon désir.
« J'exigeai... J'ai trop fait : devrais-tu m'en punir ?
« Se peut-il que tu t'en souviennes ?
« Tes ailes aujourd'hui ne peuvent te servir !
« Aime ; l'amour te prêtera les siennes. »
Dans ce moment, elle tira
De son coffret le beau plumage,
Puis les barbes en étala

En quart de cercle, et de deux doigts fixa
Les tubes en un point ; puis contempla ce gage;
Et puis après s'en détourna.
Elle le ploie et le déploie,
Selon que la peine ou la joie
L'affecte dans ce moment-là.
Un feu dévorant la consume,
Sa flamme est peinte dans ses traits :
Sans y penser, elle agite la plume :
Ce mouvement lui procure un vent frais.
« Quel charme, ô Dieux ! Quel doux prestige!
« Qui me caresse en ce moment ?
« S'écria Flore; est-ce un prodige ?
« D'où me vient ce soulagement ?
« C'est à tort que mon cœur s'afflige.
« Il est sans doute à mes côtés
« L'Immortel, que mon cœur exige.
« Ainsi les airs sont agités,
« Quand il y règne, et qu'il voltige
« Sur les appas qu'il a quittés. »
Un nouveau mouvement succède
Au mouvement que la Déesse a fait.
Nouveau Zéphir, nouvel effet.
Mais, la cause à la fois paraît...
C'est Flore dont la main apporte un doux remède
A l'ardeur qui la dévorait.
L'invisible Zéphire va jouer l'intermède.
Enfant, né du hasard, il en impose, il plaît;

Et Flore le chérit, tout imposteur qu'il est.
Que de fois à l'erreur la Déesse se livre !
Que d'essais pour tâcher de remplacer l'amant !
Sans ce plumage caressant
Flore désormais ne peut vivre
Elle entretient ce vent badin,
Qui la fait croire à la présence
Du Dieu qui caressait son sein.
Elle jouit dans le silence;
Elle se plaît à s'abuser...
L'Art peut, un temps, nous amuser;
Un temps, il peut charmer l'absence;
Mais croyons-en l'expérience,
Loin que nos sens soient appaisés
Par ces moitiés de jouissance,
Ils sont encor plus embrasés.
Excusez, beau sexe, excusez :
Un amant seul, par sa présence,
Peut éteindre la violence
De tous les feux qu'il a causés.
Console-toi, le tien s'avance,
O Flore ! il vient combler tes vœux,
Et mettre fin à ta souffrance.
Le myrthe verdit à tes yeux.
Chaque arbre a repris son feuillage,
Et recèle sous son ombrage
Des oiseaux le peuple amoureux ;
De Cypris tout ressent les feux.

Sur le gazon l'œil distingue les places
Où les Amours ont caressé les Grâces :
L'herbe a fléchi sous leurs efforts heureux.
A tes côtés vois folâtrer les Jeux.
Les Nymphes, en robe légère,
Suivent les pas de leurs vainqueurs :
Chaque amant, couronné de fleurs,
Enlace et fixe sa bergère.
Qui les ramène autour de toi ?
Qui fit ces trônes de verdure,
Où chaque être subit la loi
D'un plaisir vif et sans mesure ?
C'est Zéphire. Connais ton Roi;
Jouis du Dieu de la nature.
Au haut des airs qu'il embellit
Zéphire plane; il se balance :
Il a vu Flore, il lui sourit;
Et dans son sein le Dieu s'élance,
« Je retrouve enfin vos appas;
« Je vous revois, je vous adore.
« Pressez votre amant dans vos bras;
« Dites-lui, prouvez-lui que vous l'aimez encore. »
Zéphire dit, et soupira
Sur le sein embrasé de Flore.
Il y vit les roses éclore;
Il s'applaudit, il admira,
Il baisa vingt fois son ouvrage.
L'œil de la belle se ferma.

« Cher époux, cher amant... non... tu n'es point volage
« Zéphire... tu démens les injustes humains... »
Le plaisir l'empêcha d'en dire davantage.
Heureuse de fixer, dans ces moments divins,
Le trait, qui de ses sens lui déroba l'usage,
Qu'eût-elle fait d'un vain plumage ?
L'Éventail lui tomba des mains.





LE CORDELIER EN POSTURE

Il est force cocus en France,
Par de fourbes moitiés caressés nuit et jour,
Qui sont dupes de l'apparence,
Et n'embrassent pour tout que l'ombre de l'amour.
Je vais, à ce sujet, vous conter certain tour
D'un époux fait cornard : écoutez sa vengeance.

Belle comme Vénus, fière comme Junon,
Il fut une dame à Florence,
Qui pensait, par sa résistance,
Mettre un béat à la raison.
Un béat a de la constance :
Un directeur surtout en fait profession.
Celui-ci parla tant de son ardeur brûlante,
Et fit de ses désirs un péché si mignon,
Qu'un beau matin sa pénitente
Le rendit plus heureux que ne fut Ixion.
Ame, cœur, esprit, corps, tout à discrétion
Fut en proie à sa Révérence.
La dévote, pour pénitence,

Eut ordre de flatter en toute occasion
Son cher mari, d'amuser sa croyance,
En allant le pincer par fois sous le menton :
Bref, d'avoir tant de prévoyance,
Qu'il ne soupçonnât rien de leur intelligence,
Et la crût pour lui seul pleine d'affection.
Ce rôle fut joué, mais des mieux comme on pense.
L'époux était heureux ; heureux... en fiction !
Qu'importe ! il jouissait. Quelqu'un peu charitable
Lui vint donner avis du tort qu'on lui faisait ;
Avis sûr et certain. — La chose est incroyable,
Dit Mécard (c'est le nom que notre époux avait).
Songez que c'est un prêtre ! un confesseur ! — Un diable,
Un papelard, vous dis-je : il n'est que trop coupable.
Comptez sur ma parole. — Hélas ! qui le croirait ?
Ce matin donc encor ma femme me trompait,
Alors que je reçus des preuves sans égales
D'un amour ! Vengeons-nous : j'imagine un moyen :
Bon ! il vous en cuira, messieurs les gens de bien !
Mon tour pourra valoir vos farces monacales.
Vous viendrez, père Anselme ! En effet, sur le soir,
Le corps en rut, l'œil en feu, plein d'espoir,
Il arrive : à la porte il laisse ses sandales,
Espèces de patins, fétide réservoir,
Porte-respect pourtant ! épouvantail étrange,
Qui fait que vers le Tage, un paillard directeur,
Moine tondu, censé pur comme un ange,
De la beauté dont il corrompt le cœur

Jouit gaiement, sans que rien le dérange.
Anselme entre et s'enferme : il voit... Désolez-vous,
Pestez, jurez, soyez jaloux,
Mondains, vous n'avez point des fortunes pareilles.
Non, ce n'est point pour vous que naissent les Vénus :
Ce bien si doux, c'est le lot des élus ;
Ils possèdent eux seuls les plus rares merveilles :
Vos plaisirs, près des leurs, ne sont que des bibus.
Le *pater*, ennuyé de fixer des *agnus*,
S'attache à deux tétons, où les roses naissantes
Sortent du pur jasmin, et s'en font démêler :
L'azur des cieux s'y peint ; on l'y voit circuler,
S'égarer en rameaux, en veines transparentes,
Que le feu du désir anime et fait gonfler.
Le maraud trouve là ce que tant de coquettes
Sur un cuir recrépi, qu'on leur voit étaler,
Espèrent du pinceau, qui ne peut égaler
Des variétés si parfaites.
Un cordelier, dit-on, n'est point voluptueux...
Nota pour celui-ci, Messieurs, sur vos tablettes ;
Car il va graduant ses plaisirs amoureux.
Avant d'aller au fait, le nouvel Empédocle
Voulut voir cet Etna d'où partent tant de feux,
Ces sources du plaisir qui nous rendent heureux.
De son sale gousset il tire son monocle ;
Il lorgne, il examine, il couve le trésor
Qu'à nos yeux la pudeur dérobe.
Il est insatiable ; il le veut voir encor...

Mais Mécard à l'instant sort d'une garde-robe,
Avec un sien ami Mécard s'était caché
Pour prendre sur le fait notre saint débauché.
S'il fut plus mort que vif, jugez-en au prélude!
Mécard qui voit trembler le maudit pénaillon,
Et sa chaste moitié baissant son cotillon :
Auriez-vous du souci d'un péché d'habitude?
Dit-il, mes amis; restez coi :
Demeurez dans cette attitude.
J'amène ici certain peintre avec moi,
Pour qui de tels objets sont une douce étude.
Le groupe a son mérite : Allons, signor *Branta*,
Vous désiriez du nu ; faites ce tableau-là :
Exprimez bien surtout la luxure du père :
Et celle de cette mégère...
Pour mon honneur, il faudrait du jupon
Lui cacher la mine; mais non :
Montrez-la, j'y consens; rendez son caractère :
Peignez les galans de façon
Qu'en les voyant chacun les nomme par leur nom.
Du reste j'en fais mon affaire.
Quand le tableau fut fait; allez-vous-en, mon pere,
Dit Mécard au béat, qui craignait le bâton
Plus qu'en tout autre temps il n'eut craint le tonnerre,
Allez; de votre crime ayez componction,
Et rendez grâce au ciel qui m'a fait débonnaire.

Le lendemain Mécard fait dire au monastère

Qu'il a, depuis deux jours, en sa possession
Un tableau de dévotion,
D'une beauté qui n'est pas ordinaire;
Qu'il représente un saint en contemplation;
Un morceau rare enfin... et qu'il veut s'en défaire
Pour mille écus comptant, pourvu que la maison
En huit jours termine l'affaire :
Que ce temps-là passé pour cause de refus,
Le tableau, par chaque journée,
Augmentera de cent écus.
Le couvent chez Mécard fut dans la matinée,
Le gardien à la tête : ils demeurent confus
A l'aspect du tableau. — Par Jésus! par saint Telme!
C'est madame Mécard avec le père Anselme!
Quoi! le fait est constant? dit le père gardien.
Oui, oui, répond Mécard. — La fâcheuse aventure!
— Eh bien! pour l'assoupir, je vous offre un moyen:
C'est d'acheter cette peinture.
Je vous ai fait mon offre, et je n'y change rien.
Le couvent se retire : en hâte on délibère.
Chacun conclut que, pour nier le fait,
Il faut couper les capsules au père.
Ainsi fut dit : et certain frère
Les lui retrancha court et net.
Ce parti violent n'arrangea point l'affaire.
Mécard menaça de plaider;
De produire un témoin, de divulguer la chose,
Et de ne point s'accommoder,

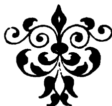
Étant sûr de gagner sa cause.
On trembla : les huit jours étaient prêts d'expirer.
Quel tort ! quel déshonneur ! et comment réparer
L'effet d'un tel trait dans le monde ?
Il fallut à Mécard compter les mille écus.
Il fut adroit du moins : mais notre siècle abonde
En benêts qui, pour rien, disent qu'ils sont cocus.





PIRON JUSTIFIÉ

Chez les quarante, un jour, c'étaient grandes rumeurs
Sur ce qu'on proposa que Piron fût des leurs.
Des vertus, disait l'un, ce bouc est l'antipode :
Un autre : C'est Satan qui lui dicta son ode;
Qu'il s'aille présenter à l'infernal manoir.
    Lors Fontenelle qui s'étonne,
    Dit : Je ne puis vous concevoir :
L'a-t-il faite ? - On le croit. - Qu'en dit-on ? - Qu'elle est bonne.
— S'il l'a faite, au fauteuil il a droit de s'asseoir :
    Si c'est à tort qu'on la lui donne,
    Il ne faut pas le recevoir.





IDYLLE

IMITÉE DE GESSNER

Au bord d'une onde vive et pure,
Qu'ombrageaient de jeunes ormeaux,
Tircis, couché sur la verdure,
Brûlait d'amour, et parlait en ces mots.

Faut-il que je l'attende encore ?..
Qui peut arrêter si longtemps
La beauté que mon cœur adore ?...
Fils de Vénus, apprends-lui mes tourmens.

Dieux! c'est en vain que je l'appelle!..
Eglé, tu n'entends plus ma voix,
Parlez, Echo, nommez ma belle;
Nommez Eglé; dites ce nom cent fois.

Roses, dont la feuille vermeille
D'Eglé retrace les couleurs,
Si, par hasard, Églé sommeille,
Allez près d'elle exhaler vos odeurs.

Parez le trône qui m'enchante...
Que dis-je? c'est votre destin.
Sur les lèvres de mon Amante
Vous vous fixez; vous naissez sur son sein.

Zéphirs, apprenez-lui ma peine;
Portez-lui mes soupirs brûlans;
Et que le feu de mon haleine
Soufflé par vous, se glisse dans ses sens.

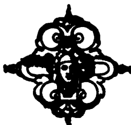
Songes, trompez ma Bien-aimée;
Allez, parcourez ses beautés.
Que sur sa couche parfumée
La douce erreur me place à ses côtés.

Près de moi, sur ces fleurs naissantes,
Que mon Églé serait bien mieux!
Que de caresses plus ardentes!..
Mon feu croîtrait au feu de ses beaux yeux.

Le cœur ému de ma Maîtresse
Battrait sur mon cœur agité.
Je puiserais dans mon ivresse
Ce que le sien a de fidélité.

Comme Tircis parlait encore,
Il voit s'avancer un troupeau.
Églé, levée avec l'Aurore,
Le conduisait, s'éloignant du hameau.

Le Berger vole au-devant d'elle :
Églé veut fuir et ne peut pas:
Jouis, Tircis, amant fidèle;
Églé, sans force, est enfin dans tes bras.





LE CORDELIER EN POSTURE

Il est force cocus en France,
Par de fourbes moitiés caressés nuit et jour,
Qui sont dupes de l'apparence,
Et n'embrassent pour tout que l'ombre de l'amour.
Je vais, à ce sujet, vous conter certain tour
D'un époux fait cornard : écoutez sa vengeance.

Belle comme Vénus, fière comme Junon,
Il fut une dame à Florence,
Qui pensait, par sa résistance,
Mettre un béat à la raison.
Un béat a de la constance :
Un directeur surtout en fait profession.
Celui-ci parla tant de son ardeur brûlante,
Et fit de ses désirs un péché si mignon,
Qu'un beau matin sa pénitente
Le rendit plus heureux que ne fut Ixion.
Ame, cœur, esprit, corps, tout à discrétion
Fut en proie à sa Révérence.
La dévote, pour pénitence,

Eut ordre de flatter en toute occasion
  Son cher mari, d'amuser sa croyance,
En allant le pincer par fois sous le menton :
    Bref, d'avoir tant de prévoyance,
Qu'il ne soupçonnât rien de leur intelligence,
Et la crût pour lui seul pleine d'affection.
Ce rôle fut joué, mais des mieux comme on pense.
L'époux était heureux ; heureux... en fiction !
Qu'importe ! il jouissait. Quelqu'un peu charitable
Lui vint donner avis du tort qu'on lui faisait ;
Avis sûr et certain. — La chose est incroyable,
Dit Mécard (c'est le nom que notre époux avait).
Songez que c'est un prêtre ! un confesseur ! — Un diable,
Un papelard, vous dis-je : il n'est que trop coupable.
Comptez sur ma parole. — Hélas ! qui le croirait ?
Ce matin donc encor ma femme me trompait,
Alors que je reçus des preuves sans égales
D'un amour ! Vengeons-nous : j'imagine un moyen :
Bon ! il vous en cuira, messieurs les gens de bien !
Mon tour pourra valoir vos farces monacales.
Vous viendrez, père Anselme ! En effet, sur le soir,
  Le corps en rut, l'œil en feu, plein d'espoir,
Il arrive : à la porte il laisse ses sandales,
Espèces de patins, fétide réservoir,
Porte-respect pourtant ! épouvantail étrange,
Qui fait que vers le Tage, un paillard directeur,
  Moine tondu, censé pur comme un ange,
  De la beauté dont il corrompt le cœur

Jouit gaiement, sans que rien le dérange.
Anselme entre et s'enferme : il voit.. Désolez-vous,
Pestez, jurez, soyez jaloux,
Mondains, vous n'avez point des fortunes pareilles.
Non, ce n'est point pour vous que naissent les Vénus :
Ce bien si doux, c'est le lot des élus ;
Ils possèdent eux seuls les plus rares merveilles :
Vos plaisirs, près des leurs, ne sont que des bibus.
Le *pater*, ennuyé de fixer des *agnus*,
S'attache à deux tétons, où les roses naissantes
Sortent du pur jasmin, et s'en font démêler :
L'azur des cieux s'y peint ; on l'y voit circuler,
S'égarer en rameaux, en veines transparentes,
Que le feu du désir anime et fait gonfler.
Le maraud trouve là ce que tant de coquettes
Sur un cuir recrépi, qu'on leur voit étaler,
Espèrent du pinceau, qui ne peut égaler
Des variétés si parfaites.
Un cordelier, dit-on, n'est point voluptueux...
Nota pour celui-ci, Messieurs, sur vos tablettes ;
Car il va graduant ses plaisirs amoureux.
Avant d'aller au fait, le nouvel Empédocle
Voulut voir cet Etna d'où partent tant de feux,
Ces sources du plaisir qui nous rendent heureux.
De son sale gousset il tire son monocle ;
Il lorgne, il examine, il couve le trésor
Qu'à nos yeux la pudeur dérobe.
Il est insatiable ; il le veut voir encor...

Mais Mécard à l'instant sort d'une garde-robe,
Avec un sien ami Mécard s'était caché
Pour prendre sur le fait notre saint débauché.
S'il fut plus mort que vif, jugez-en au prélude!
Mécard qui voit trembler le maudit pénaillon,
Et sa chaste moitié baissant son cotillon :
Auriez-vous du souci d'un péché d'habitude?
Dit-il, mes amis; restez coi :
Demeurez dans cette attitude.
J'amène ici certain peintre avec moi,
Pour qui de tels objets sont une douce étude.
Le groupe a son mérite : Allons, signor *Branta*,
Vous désiriez du nu ; faites ce tableau-là :
Exprimez bien surtout la luxure du père :
Et celle de cette mégère...
Pour mon honneur, il faudrait du jupon
Lui cacher la mine; mais non :
Montrez-la, j'y consens; rendez son caractère :
Peignez les galans de façon
Qu'en les voyant chacun les nomme par leur nom.
Du reste j'en fais mon affaire.
Quand le tableau fut fait; allez-vous-en, mon pere,
Dit Mécard au béat, qui craignait le bâton
Plus qu'en tout autre temps il n'eut craint le tonnerre,
Allez; de votre crime ayez componction,
Et rendez grâce au ciel qui m'a fait débonnaire.

Le lendemain Mécard fait dire au monastère

Qu'il a, depuis deux jours, en sa possession
Un tableau de dévotion,
D'une beauté qui n'est pas ordinaire;
Qu'il représente un saint en contemplation;
Un morceau rare enfin... et qu'il veut s'en défaire
Pour mille écus comptant, pourvu que la maison
En huit jours termine l'affaire :
Que ce temps-là passé pour cause de refus,
Le tableau, par chaque journée,
Augmentera de cent écus.
Le couvent chez Mécard fut dans la matinée,
Le gardien à la tête : ils demeurent confus
A l'aspect du tableau. — Par Jésus! par saint Telme!
C'est madame Mécard avec le père Anselme!
Quoi! le fait est constant? dit le père gardien.
Oui, oui, répond Mécard. — La fâcheuse aventure!
— Eh bien! pour l'assoupir, je vous offre un moyen:
C'est d'acheter cette peinture.
Je vous ai fait mon offre, et je n'y change rien.
Le couvent se retire : en hâte on délibère.
Chacun conclut que, pour nier le fait,
Il faut couper les capsules au père.
Ainsi fut dit : et certain frère
Les lui retrancha court et net.
Ce parti violent n'arrangea point l'affaire.
Mécard menaça de plaider;
De produire un témoin, de divulguer la chose,
Et de ne point s'accommoder,

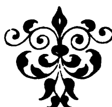
Étant sûr de gagner sa cause.
On trembla : les huit jours étaient prêts d'expirer.
Quel tort ! quel déshonneur ! et comment réparer
L'effet d'un tel trait dans le monde ?
Il fallut à Mécard compter les mille écus.
Il fut adroit du moins : mais notre siècle abonde
En benêts qui, pour rien, disent qu'ils sont cocus.





PIRON JUSTIFIÉ

Chez les quarante, un jour, c'étaient grandes rumeurs
Sur ce qu'on proposa que Piron fût des leurs.
Des vertus, disait l'un, ce bouc est l'antipode :
Un autre : C'est Satan qui lui dicta son ode;
Qu'il s'aille présenter à l'infernal manoir.
Lors Fontenelle qui s'étonne,
Dit : Je ne puis vous concevoir :
L'a-t-il faite ? - On le croit. - Qu'en dit-on ? - Qu'elle est bon
— S'il l'a faite, au fauteuil il a droit de s'asseoir :
Si c'est à tort qu'on la lui donne,
Il ne faut pas le recevoir.





IDYLLE

IMITÉE DE GESSNER

Au bord d'une onde vive et pure,
Qu'ombrageaient de jeunes ormeaux,
Tircis, couché sur la verdure,
Brûlait d'amour, et parlait en ces mots.

Faut-il que je l'attende encore ?..
Qui peut arrêter si longtemps
La beauté que mon cœur adore ?...
Fils de Vénus, apprends-lui mes tourmens.



SOCRATE PHILOSOPHANT

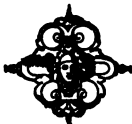
Alcibiade, un jour, chez Socrate dînant,
Fut témoin des débats qu'il eut avec sa femme.
Le dîner fait, on planta là madame :
Voilà, dans le verger, nos Grecs philosophant.
Ah! bon Dieu, dit Alcibiade,
Quel bruit! Et vous souffrez chez vous un tel lutin?
— Oui. — Si l'on vous querelle ainsi soir et matin,
Je vous plains : vous devez être souvent malade?
Socrate là-dessus repart : Écoutez-moi;
Dans votre basse-cour la volatille abonde;
Le bruit s'en fait entendre une lieue à la ronde;
Vous l'endurez pourtant. Pourquoi cela?—Pourquoi?
Nos poules font des œufs; elles couvent leur ponte,
Et nous voyons trotter les poussins au printemps.
— Jeune homme, dit Socrate, eh bien! voilà mon compte.
Point de femme sans bruit; les maris endurans
Passent tout à la leur pour avoir des enfans.



Le cœur ému de ma Maîtresse
Battrait sur mon cœur agité.
Je puiserais dans mon ivresse
Ce que le sien a de fidélité.

Comme Tircis parlait encore,
Il voit s'avancer un troupeau.
Églé, levée avec l'Aurore,
Le conduisait, s'éloignant du hameau.

Le Berger vole au-devant d'elle :
Églé veut fuir et ne peut pas.
Jouis, Tircis, amant fidèle;
Églé, sans force, est enfin dans tes bras.





LA BONNE PRÉCAUTION

Il me semble que la nature,
Par un je ne sais quoi, dont je l'ose accuser,
Se plaît à caractériser
Ceux de qui le contrat a quelque égratignure.
Cela se voit dans la figure
D'un pauvre époux, dans son air, dans son tour;
Mais c'est son front surtout qui met la chose au jour.
Enfin je suis forcé de croire à cet augure.
Car vraiment toutefois que je l'ai consulté,
Et que sur sa promesse, à la concupiscence
J'ai laissé pleine liberté,
Dans les projets que j'ai tenté,
J'ai toujours eu bonne chevance;
Je me suis toujours contenté.
Ainsi je puis conclure en toute connaissance
Que cet indice existe et nous dit vérité.
J'entends dire que cocuage
Pour les maris n'est point un mal;
Que c'est un bien, d'autant que l'amour conjugal
Est sur les dents par trop d'ouvrage :

Passe : mais ce maudit signal,
Ce mot décrit, ce mot fatal,
Que des cocus porte la bande,
Justement entre les deux yeux ;
N'est-ce rien ? je vous le demande.
C'est beaucoup ; puisqu'enfin tant de maris honteux
Baissent le nez, de peur de montrer la légende.

Ce signe sur mon front n'est pas je crois empreint.
Je m'en estime exempt : c'est un grand avantage.
Mais quoi ! serais-je assez peu sage
Pour penser que jamais on ne l'y verra peint ?
Non. D'un moment à l'autre on change de visage :
Je le sais : et, de peur de me désespérer,
Depuis que je suis en ménage,
J'ai la précaution de ne pas me mirer.





TOUCHER N'EST PAS JOUER

DANS un cercle nombreux, le cher mari présent,
Certaine Agnès, fraîchement en ménage,
Parlait un jour ingénuement
Des passe-temps de son jeune âge.
Vous n'êtes pas, dit-elle à son époux,
Le premier qui m'ayez touchée.
—Touchée ! Ah ! ventrebleu ! Madame, expliquez-vous ;
Comment ! la fleur d'hymen, qui donc l'a dénichée ?
Agnès répond : Point de courroux ;
Écoutez : comme vous, Dorval me trouvait belle,
Et Dorval, comme vous, me voulait obtenir.
Un soir qu'il me traitait d'ingrate, de cruelle ;
Peu sensible à sa plainte, ou fausse ou naturelle,
Je mangeais des marrons :.. il voulut butiner ;
Moi de le repousser, lui de me lutiner.
Mes deux poches, alors, me servent de cachette ;
J'y crois mes marrons à l'abri ;
Néant : sa main se glisse : alors je jette un cri ;
Je crois que de ce cri ma mère s'inquiète,
Car elle était dans la chambre à côté :

Elle en rit, point de réprimande;
Dorval (dans son esprit) n'est pas un effronté
Capable de tenter tout ce que j'appréhende.
« Courage! lui dit-elle avec sécurité:
« Prends-lui tout; c'est une gourmande. »
Il obéit... — Comment! vous osez l'avouer?
— Pourquoi non? Ce fut tout, croyez-en ma franchise.
— Ah! je respire, dit le mari hors de crise:
Consolons-nous; toucher n'est pas jouer.



Qu'il a, depuis deux jours, en sa possession
Un tableau de dévotion,
D'une beauté qui n'est pas ordinaire;
Qu'il représente un saint en contemplation;
Un morceau rare enfin... et qu'il veut s'en défaire
Pour mille écus comptant, pourvu que la maison
En huit jours termine l'affaire :
Que ce temps-là passé pour cause de refus,
Le tableau, par chaque journée,
Augmentera de cent écus.
Le couvent chez Mécard fut dans la matinée,
Le gardien à la tête : ils demeurent confus
A l'aspect du tableau. — Par Jésus! par saint Telme!
C'est madame Mécard avec le père Anselme!
Quoi! le fait est constant? dit le père gardien.
Oui, oui, répond Mécard. — La fâcheuse aventure!
— Eh bien! pour l'assoupir, je vous offre un moyen:
C'est d'acheter cette peinture.
Je vous ai fait mon offre, et je n'y change rien.
Le couvent se retire : en hâte on délibère.
Chacun conclut que, pour nier le fait,
Il faut couper les capsules au père.
Ainsi fut dit : et certain frère
Les lui retrancha court et net.
Ce parti violent n'arrangea point l'affaire.
Mécard menaça de plaider;
De produire un témoin, de divulguer la chose,
Et de ne point s'accommoder,

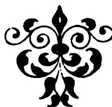
Étant sûr de gagner sa cause.
On trembla : les huit jours étaient prêts d'expirer.
Quel tort ! quel déshonneur ! et comment réparer
L'effet d'un tel trait dans le monde ?
Il fallut à Mécard compter les mille écus.
Il fut adroit du moins : mais notre siècle abonde
En benêts qui, pour rien, disent qu'ils sont cocus.





PIRON JUSTIFIÉ

**Chez les quarante, un jour, c'étaient grandes rumeurs
Sur ce qu'on proposa que Piron fût des leurs.
Des vertus, disait l'un, ce bouc est l'antipode :
Un autre : C'est Satan qui lui dicta son ode;
Qu'il s'aille présenter à l'infernal manoir.
Lors Fontenelle qui s'étonne,
Dit : Je ne puis vous concevoir :
L'a-t-il faite ? - On le croit. - Qu'en dit-on ? - Qu'elle est bonne.
— S'il l'a faite, au fauteuil il a droit de s'asseoir :
Si c'est à tort qu'on la lui donne,
Il ne faut pas le recevoir.**





IDYLLE

IMITÉE DE GESSNER

Au bord d'une onde vive et pure,
Qu'ombrageaient de jeunes ormeaux,
Tircis, couché sur la verdure,
Brûlait d'amour, et parlait en ces mots.

Faut-il que je l'attende encore ?..
Qui peut arrêter si longtemps
La beauté que mon cœur adore ?...
Fils de Vénus, apprends-lui mes tourmens.

Dieux ! c'est en vain que je l'appelle !..
Eglé, tu n'entends plus ma voix,
Parlez, Echo, nommez ma belle;
Nommez Eglé; dites ce nom cent fois.

Roses, dont la feuille vermeille
D'Eglé retrace les couleurs,
Si, par hasard, Églé sommeille,
Allez près d'elle exhaler vos odeurs.

Parez le trône qui m'enchante...
Que dis-je ? c'est votre destin.
Sur les lèvres de mon Amante
Vous vous fixez ; vous naissez sur son sein.

Zéphirs, apprenez-lui ma peine;
Portez-lui mes soupirs brûlans;
Et que le feu de mon haleine
Soufflé par vous, se glisse dans ses sens.

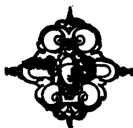
Songes, trompez ma Bien-aimée;
Allez, parcourez ses beautés.
Que sur sa couche parfumée
La douce erreur me place à ses côtés.

Près de moi, sur ces fleurs naissantes,
Que mon Églé serait bien mieux !
Que de caresses plus ardentes !..
Mon feu croîtrait au feu de ses beaux yeux.

Le cœur ému de ma Maîtresse
Battrait sur mon cœur agité.
Je puiserais dans mon ivresse
Ce que le sien a de fidélité.

Comme Tircis parlait encore,
Il voit s'avancer un troupeau.
Églé, levée avec l'Aurore,
Le conduisait, s'éloignant du hameau.

Le Berger vole au-devant d'elle :
Églé veut fuir et ne peut pas.
Jouis, Tircis, amant fidèle;
Églé, sans force, est enfin dans tes bras.





LA BONNE PRÉCAUTION

Il me semble que la nature,
Par un je ne sais quoi, dont je l'ose accuser,
Se plaît à caractériser
Ceux de qui le contrat a quelque égratignure.
Cela se voit dans la figure
D'un pauvre époux, dans son air, dans son tour ;
Mais c'est son front surtout qui met la chose au jour.
Enfin je suis forcé de croire à cet augure.
Car vraiment toutefois que je l'ai consulté,
Et que sur sa promesse, à la concupiscence
J'ai laissé pleine liberté,
Dans les projets que j'ai tenté,
J'ai toujours eu bonne chevance ;
Je me suis toujours contenté.
Ainsi je puis conclure en toute connaissance
Que cet indice existe et nous dit vérité.
J'entends dire que cocuage
Pour les maris n'est point un mal ;
Que c'est un bien, d'autant que l'amour conjugal
Est sur les dents par trop d'ouvrage :

Passe : mais ce maudit signal,
Ce mot décrit, ce mot fatal,
Que des cocus porte la bande,
Justement entre les deux yeux ;
N'est-ce rien ? je vous le demande.
C'est beaucoup ; puisqu'enfin tant de maris honteux
Baissent le nez, de peur de montrer la légende.

Ce signe sur mon front n'est pas je crois empreint.
Je m'en estime exempt : c'est un grand avantage.
Mais quoi ! serais-je assez peu sage
Pour penser que jamais on ne l'y verra peint ?
Non. D'un moment à l'autre on change de visage :
Je le sais : et, de peur de me désespérer,
Depuis que je suis en ménage,
J'ai la précaution de ne pas me mirer.





TOUCHER N'EST PAS JOUER

DANS un cercle nombreux, le cher mari présent,
Certaine Agnès, fraîchement en ménage,
Parlait un jour ingénuement
Des passe-temps de son jeune âge.
Vous n'êtes pas, dit-elle à son époux,
Le premier qui m'ayez touchée.
—Touchée ! Ah ! ventrebleu ! Madame, expliquez-vous ;
Comment ! la fleur d'hymen, qui donc l'a dénichée ?
Agnès répond : Point de courroux ;
Écoutez : comme vous, Dorval me trouvait belle,
Et Dorval, comme vous, me voulait obtenir.
Un soir qu'il me traitait d'ingrate, de cruelle ;
Peu sensible à sa plainte, ou fausse ou naturelle,
Je mangeais des marrons :.. il voulut butiner ;
Moi de le repousser, lui de me lutiner.
Mes deux poches, alors, me servent de cachette ;
J'y crois mes marrons à l'abri ;
Néant : sa main se glisse : alors je jette un cri ;
Je crois que de ce cri ma mère s'inquiète,
Car elle était dans la chambre à côté :

Elle en rit, point de réprimande;
Dorval (dans son esprit) n'est pas un effronté
Capable de tenter tout ce que j'appréhende.
« Courage! lui dit-elle avec sécurité :
« Prends-lui tout; c'est une gourmande. »
Il obéit... — Comment! vous osez l'avouer ?
— Pourquoi non ? Ce fut tout, croyez-en ma franchise.
— Ah! je respire, dit le mari hors de crise :
Consolons-nous; toucher n'est pas jouer.





GUILLOT PRIS POUR DUPE

Guillot prit pour épouse une fille avisée :
Tous deux étant bénits par monsieur le curé,
Guillot, le cœur joyeux, dit à son épousée :
Je t'aime bien, Fanchon; mais tout considéré,
   Pour ma moitié je ne t'aurais pas prise,
   Si mon amour et mon empressement
      T'avaient fait faire une sottise
   Avant le jour pris pour le sacrement :
   L'instant d'après la faveur accordée,
Je fuyais, ma mignonne, et ne revenais pas.
Jarniguoi ! dit Fanchon, je m'en suis bien gardée...
Sans mon trop de bonté j'épousais Nicolas.





TURCARET

Mons Turcaret, chez certaine Vénus,
Fut payé net : il eut, pour ses écus,
Tout le présent que nous légua Christophe.
Mons Turcaret, qui n'est brin philosophe,
Désespéré, maudissait main docteur,
Du fer tranchant menaçant son honneur.
Voyez Linceul, c'est l'aigle de la ville,
Lui dit quelqu'un témoin de sa douleur.
Cet autre arrive. — Hé! bonjour, homme habile!
Regardez-le;.. trouvez-vous du danger!
Dites : j'ai vu vos *Fratres* à la file :
Tous sont d'avis qu'il le faut abréger!..
— Ah! les bourreaux! ce n'est pas nécessaire.
— Bon : grand merci, mon cher monsieur Linceul.
Dites-moi donc; eh bien! que faut-il faire?
— Rien : dans deux jours il tombera tout seul.





LE CORDELIER

DE BONNE FOI ET DE BONNE ALLURE

Deux gars s'entretenant des plaisirs de Vénus
Et de ceux du dieu de la treille,
Passe un grand cordelier à la face vermeille,
Qui, martyr de ses vœux, débitait ses *agnus*.
Tudieu! dit l'un des gars, à ce roi des tondus
Je ne voudrais prêter Cateau ni ma bouteille!
Ce propos, du Pater ayant frappé l'oreille:
Jarni! vous augurez bien,
Leur dit le vaillant apôtre;
Car j'aurais, en moins de rien,
Empli l'une et vidé l'autre.





LES VENDANGES

Jeunes garçons, filles charmantes!
J'aime à vous voir en folâtrant,
Cueillir ces grappes odorantes
D'ambre liquide et transparent
Qui, sur leurs tiges affaissées,
A vos yeux pendent en festons
Et, se balançant sur vos fronts,
Trompent vos mains embarrassées!..
Vos travaux comblent notre espoir :
Achevez, dépouillez nos treilles;
Mettez ces fruits dans vos corbeilles,
Et portez-les vite au pressoir.
Là vous entendrez la louange
Qu'adresse au dieu de la vendange.
L'âge mûr, charmé de ses dons.
Que le refrain de vos chansons
Les anime, les aiguillonne!..
Les voyez-vous ces hommes faits?
Dans leurs yeux la gaîté rayonne:
Le pampre vert qui les couronne

Retombe... et caressant les traits
De leur visage alors plus frais,
Y provoque le doux sourire,
Signe enchanteur qui sait nous dire
Que leurs désirs sont satisfaits.
Dans la cuve, qui les recèle,
Ils foulent d'un jarret nerveux,
La grappe, dont le vin ruisselle
Et bouillonne à flots écumeux.
A peine d'une bouche avide
Le barbon goûte à ce nectar,
Qu'il croit avoir le bras d'Alcide.
Il devient gai, fou, babillard,
Il saute, il forme sans cadence
Des pas tronqués et chancelans;
Et cet éclair de pétulence
Livre aux zéphyrs ses cheveux blancs.

Mais un plus séduisant spectacle
Au loin appelle nos regards.
Pour la jeunesse point d'obstacle :
Elle aime et cherche les hasards.
Où court Mysis, ce jeune pâtre
Qu'échauffent Bacchus et l'Amour?
La jeune Amide, au sein d'albâtre,
Evitant la clarté du jour,
Et des garçons l'humeur folâtre,
A l'ombre d'un feuillage épais,

Loin de Mysis, qui l'idolâtre,
Dans ce moment sommeille en paix !..
Suivons Mysis à ce théâtre.
Le vendangeur a découvert
L'asile où la nymphe repose.
Jamais, pour ce qu'il se propose,
Plus bel instant ne s'est offert.
Hier Mysis était timide ;
Un peu de vin le rend disert,
Entreprenant, même intrépide !..
Il a baisé le sein d'Amide ;
Elle s'éveille, elle veut fuir...
O dieux ! qui peut la retenir ?
Elle retombe ; elle est sans force !..
Sous les traits de Mysis aimé,
L'Amour, en Sylphe transformé,
D'un trait a déchiré l'écorce
De ce cœur trop long-temps fermé...

Amide savourait l'amorce
De cet hymen sans repentir ;
Peut-on sitôt faire divorce ?

Jouis, contente ton désir,
Mysis, la nymphe t'est livrée :
Le malin fils de Cythérée
Rouvre les portes du plaisir.
« Am[1], je t'embrassais en songe,

« Dit Amide au beau vendangeur :
« Jouis du trouble de mon cœur,
« Et que le charme se prolonge ! »
— Je t'aimerai, j'en fais serment,
Répond le vainqueur qui la presse.
Quelle autre, fût-ce une déesse,
Me plongerait dans le torrent
D'une aussi ravissante ivresse ?
Amide !... ô Dieux !... ô doux moments !...
Compte à jamais sur ma promesse :
Vois ton époux dans ton amant.



FRONTIN

Autre objet ; m'entend-t-on ? à cent francs chaque oreille ;
Oreilles à croquer ! Dieu sait le joli bord !
Mignonnes !..

ARGANT

C'est fort bien : allons, j'en suis d'accord.

FRONTIN

La bouche ! ah ! sire Argant, c'est ici la merveille !
Bouche charmante ! On m'a dit que l'Amour
En a pris le contour
Pour dessiner son arc. Si bien que cent pistoles...

ARGANT

Y pensez-vous, Monsieur ?

FRONTIN

Lisandre enchérira ;
Dépêchons, s'il vous plaît ; je n'ai pas deux paroles.

ARGANT

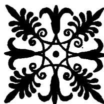
Le juif ! il me ruinera !

FRONTIN

Pas trop aisé vraiment ! Passons à la denture.
Trente-deux dents, point d'embrasure !

La perfide! on m'a dit qu'elle versa des pleurs,
Et qu'à regret l'époux quitta la place!...
Il part : son lourd cheval le secoue en trottant
Le long de l'eau qu'il s'en va remontant.
On l'épiait : vers le logis du sire
Certain galant s'en va jouer son jeu.
Mars et l'Amour enchaînent depuis peu
Ce beau cadet qui, plus prompt que Zéphire,
Vole au plaisir, comme il irait au feu.
Mais le plaisir sera court, et, tudieu!
Gare à l'amant ainsi qu'à l'amoureuse!
Car Mathurin, devers Choisy-le-Roy,
De ses deux trains a trouvé le convoi.
Il s'en revient, l'âme toute joyeuse,
Ne pensant pas qu'on lui manque de foi.
Le pauvre diable, au contraire, à part soi,
S'en va disant : Le séjour que j'habite
Est un enfer, une cité maudite!
Le pur amour n'est que dans mon logis;
Je l'ai fixé; Mathurine est un ange;
Et moi tout seul, peut-être (chose étrange!)
Je suis exempt de cornes dans Paris.
Disant cela mon homme eut un avis;
Son chapeau lève, et le front lui démange!
Ho! ho! dit-il, le fait est surprenant!
Mais non, j'y pense, et parbleu je dois croire
Que mon chapeau dérangé par le vent...
C'est bien trouvé; mais mon homme en rentrant

Voit que le vent ne fait rien à l'histoire.
Il voit... il voit que le divin objet
Qui de sa joie avait fait le sujet,
Livre son cœur à ce beau militaire!
Monstres, dit-il, connaissez Mathurin.
Sur le dos rond de son preux adversaire
Il a le temps d'allonger le gourdin
Dont il frappait sa monture en chemin;
Et vous jugez quelle fut sa colère !
La plus terrible est du meilleur humain.
Mais déjà l'autre a pris son cimeterre,
Il est en garde, et pourrait d'un revers
De Mathurin mettre l'âme à l'envers.
La bonne dame entre eux deux s'évertue.
A ce sabat arrivent les voisins,
Dont le secours empêche qu'on se tue,
Et de la porte enseigne les chemins
Au délinquant, qui s'accroche à la rampe,
S'escrime encor, dégringole et décampe.





L'EMBARRAS DE PERRETTE

Perrette, sur un coussinet,
Dans un chemin glissant portait son pot au lait.
Chaque main, à chaque anse, alors fait son office.
Perrette est un morceau qui plaît fort à Lucas :
De loin il l'aperçoit, sourit, double le pas,
L'atteint. Lucas n'est pas novice ;
Il profite de l'embarras,
Et de prime-abord entre en lice.
Le voilà cramponné ! Vainement chaque bras
Tour à tour de la citadelle
S'occupe à chasser l'ennemi :
Il tient bon. Dieux ! quel choc ! le pot au lait chancelle !
D'aplomb, Perrette : bien ! le vase est raffermi ;
Tout est bâclé, l'affaire est à son terme...
Perrette, d'un air satisfait,
Dit : J'ai bien fait de tenir ferme ;
Il n'a pas renversé mon lait.





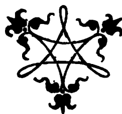
SAILLIE D'UN SOLDAT

DE LA MARINE ROYALE

Hier je badaudais dans le port de Toulon.
Là, deux soldats étaient à bord d'une galerre,
Qui, prêts à se frotter aux tigres d'Albion,
Trinquaient, buvaient, chantaient; et voici leur chanson.
« Combattons, Vive France, Antoinette et Bourbon!
« Vive d'Estaing! Vive tout bon Luron!
« F.. de Keppel, sacrenom,
« F.. de la vieille Angleterre,
« Et de son pavillon. »

Je dis à l'un, comme il tenait son verre;
Vous chantez, Camarade, et nous avons la guerre!
Lui, m'ôtant son chapeau, se lève et me répond :
« Vive d'Estaing! Vive tout bon Luron!
« F.. de Keppel, sacrenom,
« F.. de la vieille Angleterre,
« Et de son pavillon. »

Son chant fini, sur le derrière
Mon vivant retombe hors d'aplomb,
Et de nouveau trinque avec son confrère.
Je poursuis, lui disant : Tout doux, mon compagnon!
Les gens dont vous parlez n'entendent pas raison
Quand, sur mer, avec eux, il nous en faut découdre.
— Ils sont foutus.—Hom! hom!—Oui, foutus, vous dit-on.
Il n'est plus de catin qui pisse sur la poudre.





L'EAU DES CARMES

Frère Luce de Besançon
Peut passer pour une merveille,
Il sert Bacchus et Cupidon;
Il a du poil noir au menton,
De très-beau rouge à chaque oreille,
Et sur le nez un gros bourgeon.

Hier, chez la veuve Toinon,
Il alla porter sa bouteille...
Toinon dormait; il la réveille.
Elle était de couleur citron
Pour l'avoir attendu la veille.
Ce qu'il avait dans son flacon
Il le verse et la rend vermeille,
Et puis lui dit : Adieu, Toinon.

On voit que le moine félon,
La veille, de plus d'un tendron
Avait inondé la corbeille :
De quoi la veuve ayant soupçon,

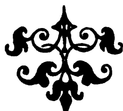
Lui dit : Demain, frère Luçon,
Apportez-en de la pareille,
Et prenez bien garde au bouchon.





CLORIS

Cloris et l'Amour, nous dit-on,
Par passe-temps jouaient ensemble.
L'Amour ! Avec un tel fripon
Peut-on jouer que l'on ne tremble ?
Cloris du pied et de la main,
Poussa vingt fois l'enfant malin;
Mais il revint. On a beau dire
Qu'on peut le vaincre; c'est abus.
Cloris faible, à force de rire,
Lui laissa prendre le dessus.



Où le père Bonaventure
Au matin avait dit, en habile orateur,
Que de la chair endurer la torture,
C'est mater l'esprit tentateur;
Et que tout bon chrétien, quoi qu'en dise son cœur,
Doit dédaigner la créature,
Pour honorer le créateur.
Roger, de qui les goûts étaient ceux du conteur,
Jette un œil de concupiscence
Sur un tendron dont la pâleur
Est le garant de l'innocence.

Servir était le triste lot
De ce tendron nommé Constance.
En Champagne elle a pris naissance.
Brebis du Dieu de Sabaoth,
Sentant sa fille de campagne,
Elle a l'air doux, crédule et sot
Que l'on rapporte de Champagne :
Vous eussiez cru voir la compagne,
Femme de sel du paillard Loth.
Mais à travers la draperie,
Le plus beau corps est dessiné :
Un téton lisse et bien tourné
Perce en dépit de la manie
Qui le retient emprisonné.

« Tandis que chacun s'évertue,



DOROTE ET NICODÈME

Dorote a la tournure et l'air fin des Amours :
Elle est sainte comme eux. Sa fête est tous les jours.
Dorote cependant ne veut pas que l'on chôme ;
Rester les bras croisés c'est lui faire dépit.
Il faut, pour ses beaux yeux, se brouiller avec Rome.

A certain Nicodème, hier, près de son lit,
L'agaçante friponne dit :
J'ai toujours désiré d'être homme.
Nicodème à cela, bras balans, répondit :
Vraiment da ! mais pourquoi ? La chrétienne reprit :
Nigaud ! pour faire nombre avec les bons Apôtres :
En tout temps, je ferais aux autres
Ce que je voudrais qu'on me fît.





LES DEUX AMIES

Pour faire tout ce qui lui plaît,
Comme l'amour va changeant de nuance !

Je folâtrais avec la vive Hortense :
Tout en riant, je décochai mon trait ;
Et, sur ma foi, cela fut fait
En moins de temps que je n'y pense.

J'attaque Églé : grande est la différence !
Elle m'oblige à filer le parfait.
J'entends assez mon intérêt
Pour modérer ma pétulence.
La flèche, ici, s'insinue et s'avance
Tout doucement : enfin j'ai l'annelet...

Pour faire tout ce qui lui plaît,
Comme l'amour va changeant de nuance !





MINERVE RACCOURCIE

Je dis un jour à Cupidon :
Beau Dieu d'amour ! te voilà grand garçon,
Plus n'as besoin de ta barcelonette,
Prêtes-là moi. Cupidon souriant :
Oh ! oh ! badin Aristenète,
Et pourquoi faire ? — Bel enfant,
J'y veux bercer dame Sagesse,
L'endormir si je puis. — Tu rêves ! — Non vraiment.
Sagesse paraît un géant ;
Mais Sagesse, entre nous, est d'une petitesse !..

Vous en riez ! Cupidon me dit : Prend ;
Je n'aime point ce fantôme imposant,
Ni son grand cheval de bataille,
Le chimérique honneur dont elle parle tant.
Tu veux la réduire à ma taille !
Cela serait assez plaisant.
La Déesse paraît ; elle était en guerrière :
Nous allons l'un et l'autre au-devant de ses pas.
« Que de majesté ! que d'appas !

« Lui dit l'espiègle de Cythère :
« Mais vous avez l'air un peu las !
« Avec nous vous plaît-il, sur ce lit de fougère,
« Prendre du repos un moment ? »
Sagesse accepte. Alors ce bambin, cet enfant
Que l'Olympe autrefois vit désarmer Alcide,
La débarrasse, en folâtrant,
De sa lance et de son égide.
Son cothurne la hausse ; un cordon délié,
La dame nous paraît moins haute d'un bon pied !
Reste le pot en tête, à flottante crinière.
« De ce front, dit l'Amour, essuyons la poussière :
« Je vous plains, vous souffrez sous ce casque écrasant ! »
Alors, tandis qu'adroitement
Je vais enlever par derrière
Cet ambitieux ornement,
Amour, qui guette le moment,
De son bandeau la coiffe, et voile sa paupière :
La petite s'endort. Le berceau, maintenant,
Pour elle, à votre avis, n'est-il pas assez grand ?

Sans l'avoir mis à nu ne révérons personne.
Otez aux trois quarts des humains
L'appareil qui les environne,
Vous ne verrez plus que des nains.





LE RELIQUAIRE

Le Poge est né plaisant; j'y trouve une anecdote
Qui peut de quelqu'ennui distraire et soulager
Tout lecteur qui n'a pas l'âme par trop dévote.
Le plaisir que je prends j'aime à le partager.

L'enfant gâté d'un antiquaire,
Un joueur, un vaurien, avait besoin d'argent.
Pour en avoir, il obtient de son père
Qu'il lui confie un reliquaire
Bien ouvragé, d'or pur, assez pesant;
Révéré... dix mille à la ronde ;
Car là-dedans on avait enchassé
Un morceau de la croix où le sauveur du monde
Pour nos crimes fut attaché.
En quatre bonds voilà notre jeune homme
Chez un prêteur, un maudit usurier,
Lequel lui dit : Mon fils, pour nulle somme
Je ne voudrais faire un pareil métier :
L'on s'y damne : cherchez autre part votre affaire.
Tenez, voyez là-bas chez l'escompteur Mathieu :

Il ne croit point au diable et se rit du bon Dieu :
Aussi ne nous voyons-nous guère.
Mais vous m'intéressez ; et puis c'est mon compère :
Si vous réussissez tant mieux.
C'était parler de sorte à voiler le mystère,
L'arrangement qu'ils avaient fait entre eux.
Il se trahit pourtant. Gros-Jean, sot domestique,
Etait chargé d'accompagner
Le possesseur de la relique.
Comme ils étaient en train d'aller,
Voilà notre saint homme, à l'âme mercenaire,
Qui rappelle Gros-Jean, et dit à haute voix :
« Ne manque pas au moins d'avertir le compère
« Qu'en pesant la relique il déduise le bois. »





LE POT A DÉBOIRE

Chez un donneur de lavemens,
Gentil Comus-Apothicaire,
Où l'on trouve, dans tous les temps,
Bons purgatifs et bonne chère,
Certain convive, ayant bien bu,
Sortit, quitta comme l'on quitte,
Pour expulser le superflu
De quelque vin qui perce vite.
Ce vivant-là, nouveau venu,
Connaissait peu l'hôte et le gîte.
De l'entresol il fait un saut
Jusqu'à l'étage le plus haut;
Il flaire, il cherche la guérite
Sans la trouver... A son défaut,
Il avise une porte ouverte,
Entre, et du vase qu'il lui faut
A bientôt fait la découverte.
L'ambre liquide, en liberté,
Gronde en formant la parabole :
Qu'on me pardonne l'hyperbole,

Le jet dure... une éternité:
Aussi vint-on donner l'éveille
A mon buveur : l'y voilà pris.
Des invectives et des cris
Frappent, déchirent son oreille.
C'est une veuve encor vermeille:
C'est la maîtresse du logis
Qui, comptant peu sur l'aventure,
Et voyant chez elle, en entrant,
Un grand corps sec, droit, en posture
D'un homme qui met librement
Ordre aux besoins de la nature,
Le trouve fort impertinent;
Donne champ libre à sa colère,
Peste, demande s'il est soûl,
Et s'il n'a rien de mieux à faire
Que de salir son bourdalou?
Sans interrompre son affaire,
Lui, de côté la regardant,
(Car on croit bien que poliment
Il tournait alors le derrière),
Malgré l'œil noir de la commère,
Voit que c'est un morceau friand...
Désespéré de lui déplaire,
Pour l'appaiser, notre galant
S'excuse et dit, en homme honnête,
Qu'il s'est trompé d'appartement.
La pie-grièche, nonobstant,

Lui fatiguant encor la tête,
Parlant d'archers et de délit,
Joignant le geste à la menace,
Et le tirant par son habit;
Mon grand gaillard fait volte-face,
Et, sous ses yeux, se produisant
Dans l'attitude du moment :
Tenez, dit-il, femme intraitable,
Si la vengeance vous plaît tant,
Exercez-la sur le coupable.



Où le père Bonaventure
Au matin avait dit, en habile orateur,
Que de la chair endurer la torture,
C'est mater l'esprit tentateur;
Et que tout bon chrétien, quoi qu'en dise son cœur,
Doit dédaigner la créature,
Pour honorer le créateur.
Roger, de qui les goûts étaient ceux du conteur,
Jette un œil de concupiscence
Sur un tendron dont la pâleur
Est le garant de l'innocence.

Servir était le triste lot
De ce tendron nommé Constance.
En Champagne elle a pris naissance.
Brebis du Dieu de Sabaoth,
Sentant sa fille de campagne,
Elle a l'air doux, crédule et sot
Que l'on rapporte de Champagne :
Vous eussiez cru voir la compagne,
Femme de sel du paillard Loth.
Mais à travers la draperie,
Le plus beau corps est dessiné :
Un téton lisse et bien tourné
Perce en dépit de la manie
Qui le retient emprisonné.

« Tandis que chacun s'évertue,



LE VOLEUR INDÉVOT

Un gars Normand, de qui la laide trame
Finissait par un nœud coulant,
Avait peur au dernier moment
Pour son corps et non pour son âme.
Or, comme il veut ne pas sentir sa fin :
Charlot, dit-il, fais-moi donner du vin.
Lors, entre eux deux était un capucin,
Lequel lui dit : Vos désirs sont étranges,
Mon fils ! pensez donc au festin
Qui vous attend au banquet des saints anges.
Mais mon pendard, difficile à duper,
Dit : Baliverne... emplissez-moi mon verre,
La route est longue; et puis tenez, mon père,
Je voudrais bien n'être là qu'au souper.





LA DÉCLARATION SANS SUCCÈS

Certain baron, fier de sa qualité,
A la fine Sylvie, un jour près de sa mère,
Disait tout bas : En vérité,
C'est un supplice ! elle me désespère.
Si vous aviez pour moi quelque bonté,
La très-grande difficulté
Serait de savoir comment faire.
— Ce n'est point là l'embarras le plus grand,
Répond la maligne Sylvie.
— Quel est-il donc ? ma belle enfant.
— C'est de m'en inspirer l'envie.





L'AMOUR DU SALUT

Mourir n'est rien, vous le savez, mes frères :
C'est au contraire un avantage, un bien,
Puisque la mort met fin à nos misères.
Heureux surtout qui meurt en bon chrétien !
Depuis longtemps on vous le dit en chaire;
Pensez-y donc, et tirez-vous d'affaire.

Un Grenadier, tout chaussé, tout botté,
De Josaphat enfilait la vallée.
A le graisser on s'était apprêté :
Mais ce fut lors grande difficulté,
Car chaque jambe était enflée,
Si que du dur Crépin la rebelle prison
Eût résisté, je crois, aux efforts de Samson!
Bottes alors d'inspirer de la crainte
Au fils de Mars; car, sans huile au talon,
Le moyen d'arriver à la céleste enceinte?
Il irait bien plutôt tout droit chez le démon.
« Bottes au diable ! Elles vont être cause
« Que *Sans-Chagrin* ne va voir autre chose

- Et de ces vilains œufs, vous m'en croyez déjà,
Monsieur Roger ? — Vraiment ! à ta mine, j'en jure,
Ma poulette. De plus... — Que faites-vous donc là ?
— Ce que je fais ? je m'en assure.
Or, il s'en assurait dans le coin d'un jardin
Qu'il fallait traverser pour regagner la rue.
Constance à pareil fait ne s'étant attendue,
L'allait complaisamment remettre en son chemin.
Je veux, poursuivit-il, être ton médecin :
Suis-moi sous ce berceau. Notre aimable innocente,
Dans la peur de mourir, obéit à Roger.
Madame cependant sonne en vain sa servante :
Le docteur seul a droit de la faire bouger.
La rose, par ses soins, sur le front de la fille,
Brillant d'un doux éclat, remplace la jonquille.
Dans ses bras *ad mortem* il voudrait demeurer.
Mais il a travaillé trois fois sans lâcher prise,
Et du donneur de teint le teint dans cette crise
Commence fort à s'altérer.
Je ne suis pas de ceux qui, dans un pareil conte,
Porteraient jusqu'à dix les exploits de Roger.
Tant de gens peuvent moins ! pourquoi les affliger ?
Pourquoi leur présenter les baudets d'Amathonte ?
Qui n'a pas leur vigueur a sujet d'enrager.
Peignons-nous, parlons vrai ; trois fois c'est un bon comp
Si bon que qui va là peut encor faire honte
A maint Gascon, prêt à tripler
Ce qu'il fit quand il le raconte.

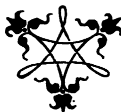


DÉLIRE BACHIQUE

Quand aux plaisirs je m'abandonne,
Quand je folâtre et quand je bois ;
Quel bruit entend-je ?
— Ami, c'est Jupiter qui tonne.
— Ah ! qu'il cesse à l'instant : s'il faut que je l'ordonne,
Je vais jusques à lui faire percer ma voix.

— Frémis plutôt : c'est Jupiter qui tonne :
Entends gronder ses coups, que tu fais redoubler.
— Faibles Mortels, laissez-moi faire :
Jusques à lui je vais voler ;
Je lui vais ravir son tonnerre.

Il ne croit point au diable et se rit du bon Dieu :
Aussi ne nous voyons-nous guère.
Mais vous m'intéressez ; et puis c'est mon compère :
Si vous réussissez tant mieux.
C'était parler de sorte à voiler le mystère,
L'arrangement qu'ils avaient fait entre eux.
Il se trahit pourtant. Gros-Jean, sot domestique,
Etait chargé d'accompagner
Le possesseur de la relique.
Comme ils étaient en train d'aller,
Voilà notre saint homme, à l'âme mercenaire,
Qui rappelle Gros-Jean, et dit à haute voix :
« Ne manque pas au moins d'avertir le compère
« Qu'en pesant la relique il déduise le bois. »





LE POT A DÉBOIRE

Chez un donneur de lavemens,
Gentil Comus-Apothicaire,
Où l'on trouve, dans tous les temps,
Bons purgatifs et bonne chère,
Certain convive, ayant bien bu,
Sortit, quitta comme l'on quitte,
Pour expulser le superflu
De quelque vin qui perce vite.
Ce vivant-là, nouveau venu,
Connaissait peu l'hôte et le gîte.
De l'entresol il fait un saut
Jusqu'à l'étage le plus haut;
Il flaire, il cherche la guérite
Sans la trouver... A son défaut,
Il avise une porte ouverte,
Entre, et du vase qu'il lui faut
A bientôt fait la découverte.
L'ambre liquide, en liberté,
Gronde en formant la parabole :
Qu'on me pardonne l'hyperbole,

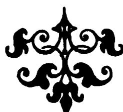
Lui dit : Demain, frère Luçon,
Apportez-en de la pareille,
Et prenez bien garde au bouchon.





CLORIS

Cloris et l'Amour, nous dit-on,
Par passe-temps jouaient ensemble.
L'Amour ! Avec un tel fripon
Peut-on jouer que l'on ne tremble ?
Cloris du pied et de la main,
Poussa vingt fois l'enfant malin;
Mais il revint. On a beau dire
Qu'on peut le vaincre; c'est abus.
Cloris faible, à force de rire,
Lui laissa prendre le dessus.





SOCRATE PHILOSOPHANT

Alcibiade, un jour, chez Socrate dînant,
Fut témoin des débats qu'il eut avec sa femme.
Le dîner fait, on planta là madame :
Voilà, dans le verger, nos Grecs philosophant.
Ah! bon Dieu, dit Alcibiade,
Quel bruit! Et vous souffrez chez vous un tel lutin?
— Oui. — Si l'on vous querelle ainsi soir et matin,
Je vous plains : vous devez être souvent malade?
Socrate là-dessus repart : Écoutez-moi;
Dans votre basse-cour la volatille abonde;
Le bruit s'en fait entendre une lieue à la ronde;
Vous l'endurez pourtant. Pourquoi cela?—Pourquoi?
Nos poules font des œufs; elles couvent leur ponte,
Et nous voyons trotter les poussins au printemps.
— Jeune homme, dit Socrate, eh bien! voilà mon compte.
Point de femme sans bruit; les maris endurans
Passent tout à la leur pour avoir des enfans.





DOROTE ET NICODÈME

Dorote a la tournure et l'air fin des Amours :
Elle est sainte comme eux. Sa fête est tous les jours.
Dorote cependant ne veut pas que l'on chôme ;
Rester les bras croisés c'est lui faire dépit.
Il faut, pour ses beaux yeux, se brouiller avec Rome.

A certain Nicodème, hier, près de son lit,
L'agaçante friponne dit :
J'ai toujours désiré d'être homme.
Nicodème à cela, bras balans, répondit :
Vraiment da ! mais pourquoi ? La chrétienne reprit :
Nigaud ! pour faire nombre avec les bons Apôtres :
En tout temps, je ferais aux autres
Ce que je voudrais qu'on me fît.





LES DEUX AMIES

Pour faire tout ce qui lui plaît,
Comme l'amour va changeant de nuance!

Je folâtrais avec la vive Hortense:
Tout en riant, je décochai mon trait;
Et, sur ma foi, cela fut fait
En moins de temps que je n'y pense.

J'attaque Églé : grande est la différence!
Elle m'oblige à filer le parfait.
J'entends assez mon intérêt
Pour modérer ma pétulence.
La flèche, ici, s'insinue et s'avance
Tout doucement : enfin j'ai l'annelet...

Pour faire tout ce qui lui plaît,
Comme l'amour va changeant de nuance!





MINERVE RACCOURCIE

Je dis un jour à Cupidon :
Beau Dieu d'amour ! te voilà grand garçon,
Plus n'as besoin de ta barcelonette,
Prêtes-là moi. Cupidon souriant :
Oh ! oh ! badin Aristenète,
Et pourquoi faire ? — Bel enfant,
J'y veux bercer dame Sagesse,
L'endormir si je puis. — Tu rêves ! — Non vraiment.
Sagesse paraît un géant ;
Mais Sagesse, entre nous, est d'une petitesse !..

Vous en riez ! Cupidon me dit : Prend ;
Je n'aime point ce fantôme imposant,
Ni son grand cheval de bataille,
Le chimérique honneur dont elle parle tant.
Tu veux la réduire à ma taille !
Cela serait assez plaisant.
La Déesse paraît ; elle était en guerrière :
Nous allons l'un et l'autre au-devant de ses pas.
« Que de majesté ! que d'appas !

« Lui dit l'espiègle de Cythère ;
« Mais vous avez l'air un peu las !
« Avec nous vous plaît-il, sur ce lit de fougère,
« Prendre du repos un moment ? »
Sagesse accepte. Alors ce bambin, cet enfant
Que l'Olympe autrefois vit désarmer Alcide,
La débarrasse, en folâtrant,
De sa lance et de son égide.
Son cothurne la hausse; un cordon délié,
La dame nous paraît moins haute d'un bon pied !
Reste le pot en tête, à flottante crinière.
« De ce front, dit l'Amour, essuyons la poussière :
« Je vous plains, vous souffrez sous ce casque écrasant ! »
Alors, tandis qu'adroitement
Je vais enlever par derrière
Cet ambitieux ornement,
Amour, qui guette le moment,
De son bandeau la coiffe, et voile sa paupière :
La petite s'endort. Le berceau, maintenant,
Pour elle, à votre avis, n'est-il pas assez grand ?

Sans l'avoir mis à nu ne révérons personne.
Otez aux trois quarts des humains
L'appareil qui les environne,
Vous ne verrez plus que des nains.



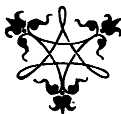


LE RELIQUAIRE

Le Poge est né plaisant; j'y trouve une anecdote
Qui peut de quelqu'ennui distraire et soulager
Tout lecteur qui n'a pas l'âme par trop dévote.
Le plaisir que je prends j'aime à le partager.

L'enfant gâté d'un antiquaire,
Un joueur, un vaurien, avait besoin d'argent.
Pour en avoir, il obtient de son père
Qu'il lui confie un reliquaire
Bien ouvragé, d'or pur, assez pesant;
Révéré... dix mille à la ronde ;
Car là-dedans on avait enchassé
Un morceau de la croix où le sauveur du monde
Pour nos crimes fut attaché.
En quatre bonds voilà notre jeune homme
Chez un prêteur, un maudit usurier,
Lequel lui dit : Mon fils, pour nulle somme
Je ne voudrais faire un pareil métier :
L'on s'y damne : cherchez autre part votre affaire.
Tenez, voyez là-bas chez l'escompteur Mathieu :

Il ne croit point au diable et se rit du bon Dieu :
    Aussi ne nous voyons-nous guère.
Mais vous m'intéressez ; et puis c'est mon compère :
    Si vous réussissez tant mieux.
C'était parler de sorte à voiler le mystère,
    L'arrangement qu'ils avaient fait entre eux.
Il se trahit pourtant. Gros-Jean, sot domestique,
    Etait chargé d'accompagner
    Le possesseur de la relique.
    Comme ils étaient en train d'aller,
Voilà notre saint homme, à l'âme mercenaire,
Qui rappelle Gros-Jean, et dit à haute voix :
« Ne manque pas au moins d'avertir le compère
« Qu'en pesant la relique il déduise le bois. »





LE POT A DÉBOIRE

Chez un donneur de lavemens,
Gentil Comus-Apothicaire,
Où l'on trouve, dans tous les temps,
Bons purgatifs et bonne chère,
Certain convive, ayant bien bu,
Sortit, quitta comme l'on quitte,
Pour expulser le superflu
De quelque vin qui perce vite.
Ce vivant-là, nouveau venu,
Connaissait peu l'hôte et le gîte.
De l'entresol il fait un saut
Jusqu'à l'étage le plus haut;
Il flaire, il cherche la guérite
Sans la trouver... A son défaut,
Il avise une porte ouverte,
Entre, et du vase qu'il lui faut
A bientôt fait la découverte.
L'ambre liquide, en liberté,
Gronde en formant la parabole :
Qu'on me pardonne l'hyperbole,

Le jet dure... une éternité!
Aussi vint-on donner l'éveille
A mon buveur : l'y voilà pris.
Des invectives et des cris
Frappent, déchirent son oreille.
C'est une veuve encor vermeille :
C'est la maîtresse du logis
Qui, comptant peu sur l'aventure,
Et voyant chez elle, en entrant,
Un grand corps sec, droit, en posture
D'un homme qui met librement
Ordre aux besoins de la nature,
Le trouve fort impertinent;
Donne champ libre à sa colère,
Peste, demande s'il est soûl,
Et s'il n'a rien de mieux à faire
Que de salir son bourdalou ?
Sans interrompre son affaire,
Lui, de côté la regardant,
(Car on croit bien que poliment
Il tournait alors le derrière),
Malgré l'œil noir de la commère,
Voit que c'est un morceau friand...
Désespéré de lui déplaire,
Pour l'appaiser, notre galant
S'excuse et dit, en homme honnête,
Qu'il s'est trompé d'appartement.
La pie-grièche, nonobstant,

Lui fatiguant encor la tête,
Parlant d'archers et de délit,
Joignant le geste à la menace,
Et le tirant par son habit;
Mon grand gaillard fait volte-face,
Et, sous ses yeux, se produisant
Dans l'attitude du moment :
Tenez, dit-il, femme intraitable,
Si la vengeance vous plaît tant,
Exercez-la sur le coupable.





LE FAUX-PAS DE CUPIDON

Occupé d'une grande affaire...
De cœur, sans doute? — Eh! non, vraiment,
Il s'agissait parbleu de guerre,
Un jour le poupon de Cythère,
Pour descendre plus promptement
Du sommet de l'Olympe en terre,
Voulut faire un pas de géant :
Il avait lu, le bel enfant,
La marche des dieux dans Homère.
Il tomba, mais sans accident,
Et même assez heureusement,
Sur un gazon... et chez sa mère!
La Déesse, le relevant :
Ne vous servez que de vos ailes.
Mon fils, lui dit-elle en riant.
Allez; et de toutes les belles
Attaquez, subjuguez les cœurs.
Personne n'a tout en partage;
Le papillon s'en tient aux fleurs :
N'entreprenez rien davantage.



LE VOLEUR INDÉVOT

Un gars Normand, de qui la laide trame
  Finissait par un nœud coulant,
  Avait peur au dernier moment
  Pour son corps et non pour son âme.
Or, comme il veut ne pas sentir sa fin :
Charlot, dit-il, fais-moi donner du vin.
Lors, entre eux deux était un capucin,
Lequel lui dit : Vos désirs sont étranges,
  Mon fils ! pensez donc au festin
Qui vous attend au banquet des saints anges.
Mais mon pendard, difficile à duper,
Dit : Baliverne... emplissez-moi mon verre,
La route est longue; et puis tenez, mon père,
Je voudrais bien n'être là qu'au souper.





LA DÉCLARATION SANS SUCCÈS

Certain baron, fier de sa qualité,
A la fine Sylvie, un jour près de sa mère,
Disait tout bas : En vérité,
C'est un supplice ! elle me désespère.
Si vous aviez pour moi quelque bonté,
La très-grande difficulté
Serait de savoir comment faire.
— Ce n'est point là l'embarras le plus grand,
Répond la maligne Sylvie.
— Quel est-il donc ? ma belle enfant.
— C'est de m'en inspirer l'envie.





L'AMOUR DU SALUT

Mourir n'est rien, vous le savez, mes frères :
C'est au contraire un avantage, un bien,
Puisque la mort met fin à nos misères.
Heureux surtout qui meurt en bon chrétien !
Depuis longtemps on vous le dit en chaire ;
Pensez-y donc, et tirez-vous d'affaire.

Un Grenadier, tout chaussé, tout botté,
De Josaphat enfilait la vallée.
A le graisser on s'était apprêté :
Mais ce fut lors grande difficulté,
Car chaque jambe était enflée,
Si que du dur Crépin la rebelle prison
Eût résisté, je crois, aux efforts de Samson!
Bottes alors d'inspirer de la crainte
Au fils de Mars ; car, sans huile au talon,
Le moyen d'arriver à la céleste enceinte ?
Il irait bien plutôt tout droit chez le démon.
« Bottes au diable ! Elles vont être cause
« Que *Sans-Chagrin* ne va voir autre chose

« Que la face de Belzébut !.. »
Le ciel l'inspire. Esculape et sa troupe
Le tiraillant, pour arriver au but :
« Sacredieu, dit-il, qu'on les coupe :
« N'épargnez rien pour mon salut ».





DÉLIRE BACHIQUE

Quand aux plaisirs je m'abandonne,
Quand je folâtre et quand je bois ;
Quel bruit entend-je ?
— Ami, c'est Jupiter qui tonne.
— Ah ! qu'il cesse à l'instant : s'il faut que je l'ordonne,
Je vais jusques à lui faire percer ma voix.

— Frémis plutôt : c'est Jupiter qui tonne :
Entends gronder ses coups, que tu fais redoubler.
— Faibles Mortels, laissez-moi faire :
Jusques à lui je vais voler ;
Je lui vais ravir son tonnerre.

— Son audace me fait trembler.

— Le voici, je le tiens; je l'éteins dans mon verre.
Et voici cette Aigle si fière
Qu'à vos yeux je vais immoler,
Pour augmenter la bonne chère
Que Jupiter osa troubler.





LA BAIGNEUSE

Au bord d'une onde transparente
Lise était avec ses moutons.
Loin des loups et loin des garçons,
Disait la bergère innocente,
On dort sans peur sur ces gazons.

Fillettes, follettes,
Craignez les amants rusés;
Craignez les loups déguisés.

Je puis, dit Lise, étant seulette,
Me baigner dans ce clair ruisseau.
Lise quitte au pied d'un ormeau
Son court jupon, sa collerette:
Puis la belle se met dans l'eau.

Colin regardait la bergère
Par les jours d'un léger buisson.
Avec adresse le fripon
Se glisse à travers la fougère,
Vient à l'ormeau, prend le jupon.

Oh! l'excellente rhétorique
Qu'un ton naïf et quelques grains d'encens!
Mais d'où lui vint cette rubrique?
D'où? Quand on perd ses œufs, on acquiert un grand sens.
La ruse dans le cœur entre avec les alarmes;
Et la ruse est celle des armes
Qui pare mieux les coups de nos maux renaissants.

Viens, mon enfant, je te pardonne;
Viens, dit madame Argant. Ce pardon s'étendit:
Mettez ce point dans votre esprit;
Le pardon passa la personne.
Ce fut bien fait; car la friponne
Avait pris tant de goût, tant de part au déduit,
Qu'il en vint un poupon. La faute de la mère
Ne fut point imputée à ses chers descendants.
On fit venir Roger; il en avait les gants:
Il était assuré qu'elle avait de quoi plaire;
Madame Argant donnait deux mille écus comptans,
S'il épousait: il le fit. Le saint père,
Dont j'ai conté que la morale austère
Était qu'on doit morigéner ses sens,
Bénit et sermonna le couple à sa manière;
Roger se vit compté parmi ses pénitens.
Rien ne manqua dans cette affaire:
D'un côté, pour donner carrière
Aux propos des mauvais plaisans,
Et de l'autre, pour faire taire



TENSON

Peines d'amour valent-elles mieux qu'amour sans peines?

Gens qui aimez, ne croyez que je blâme
Le doux plaisir qu'on reçoit de sa dame;
Ains au contraire, et fiez-vous à moi;
Plaisir est bon; sa pointe a ne sais quoi
Qui fait grand bien : si faut-il qu'on l'aiguise,
De temps en temps, pour qu'il ne reste coi;
Pour que l'ami, puisqu'il faut que le dise,
Mieux éveillé, soit plus ferme en sa foi.
Voyez-vous pas qu'après mainte entreprise,
Menu chagrin, soupir, trouble inquiet
Donne au plaisir petit goût aigrelet
Qui va doublant saveur et friandise
Aux jeux d'amour? Les loyaux amoureux
Ne sont toujours des foudres d'éloquence;
Vient trop tôt l'heure où cessent les grands jeux :
Si n'excellez en une autre science,

Pavot mortel, assoupissant vos feux,
Va, dos-à-dos, vous engourdir tous deux.
Le lendemain, sans faute, on recommence,
Je le sais bien ; mais quand pour être heureux,
Vouloir suffit, faible est la suffisance.
Amour sans peine est une eau sans courant;
Satiété, sur ce lac immobile,
Plaisir appelle, et bâille en soupirant;
C'est là qu'hymen, des vrais biens ignorant,
Donne un baiser silencieux, tranquille,
Que sa moitié, d'un air indifférent,
Sans se bouger, par bienséance rend,
Cédant au soin de grossir sa famille.
Ceci posé que flambeau d'hymen brille :
Bien est-il vrai qu'heureux en mon été
Suis devenu plus que n'avois été.
Le cœur n'eut part à mes premières armes.
Ne cherchois guere, en servant la beauté,
Que le plaisir de conquérir ses charmes;
Mais quand ma mie eut mon cœur arrêté
Dedans ses lacs, y mêlant les alarmes,
Les durs combats d'amour bien agité,
A la douceur de répandre des larmes;
Tant me sus gré de ma captivité,
Tant y trouvai d'amiables prémices,
Que de ce jour, pour moi plein de délices,
Plus ne voulus plaisir sans volupté.



LUCILE

Lise et Frontin, pour leurs fredaines,
Expulsés de chez Lisimon,
Avant de quitter la maison,
Se concertaient à qui ferait mieux des siennes.
Le couple pouvait mettre à profit les instans.
Tous deux se trouvaient à la ville
Avec une vieille sans-dents,
Tante de Lisimon, gardienne inutile.
Le maître était parti pour sa maison des champs,
Seul avec sa pupille,
La charmante Lucile,
Dont raffolait un crédule barbon,
Sire Argant, un Crésus, le pendant d'Harpagon.
Nota bene que notre avare ignore
Que Lucile est absente, et que Lise et Frontin
(Laissés là pour un jour encore)
Doivent partir le lendemain.

Sous l'habit et le nom de l'avocat Lisandre,
Ami de Lisimon, qui veut l'avoir pour gendre,

— Vous l'espérez ! Marchons : prenez par ce sentier.
En vous servant aujourd'hui d'écuyer,
Je risque un peu le salut de mon âme ;
Mais je l'oublie. En vous livrant Madame,
Il se pourrait que j'eusse aussi mon lot.
Depuis longtemps la suivante Claudine
Me tient au cœur, et si me turlupine,
Me regardant, je crois bien, comme un sot.
C'est chose à voir. Céphise est prévenue,
Claudine non ; mais une fille nue
Doit mal tenir contre des loups-garoux ;
Ainsi soit-il !.. Marchons à la sourdine,
Et nous ferons d'une pierre deux coups.

L'appartement où logent les époux,
Il est tout simple, on le devine.
Un Grippe-sou n'a rien de recherché.
On voit l'alcôve où le couple est couché,
On voit le lit où repose Claudine :
Il est placé dans la chambre voisine ;
Quand on la sonne, elle arrive à l'instant.

Il est minuit, la porte est entr'ouverte ;
Céphise veille ;.. elle attend son amant.
Marcel, au lit vole d'un pas alerte :
Géronte dort, il dort si fortement,
Que, pour l'amour, c'est vraiment une honte.
Marcel alors : « Éveille-toi, Géronte. »

FRONTIN

Autre objet; m'entend-t-on? à cent francs chaque oreille;
Oreilles à croquer! Dieu sait le joli bord!
Mignonnes!..

ARGANT

C'est fort bien: allons, j'en suis d'accord.

FRONTIN

La bouche! ah! sire Argant, c'est ici la merveille!
Bouche charmante! On m'a dit que l'Amour
En a pris le contour
Pour dessiner son arc. Si bien que cent pistoles...

ARGANT

Y pensez-vous, Monsieur?

FRONTIN

Lisandre enchérira;
Dépêchons, s'il vous plaît; je n'ai pas deux paroles.

ARGANT

Le juif! il me ruinera!

FRONTIN

Pas trop aisé vraiment! Passons à la denture.
Trente-deux dents, point d'embrasure!

Si je m'y connais bien encor,
Chacune, à mon avis, vaut une pièce d'or.

ARGANT

Ah, bon Dieu ! sur mon coffre-fort
Ils ont juré, je crois, de tirer à cartouche !
Est-ce donc que les dents ne sont pas dans la bouche ?

FRONTIN

Concedo : toutefois c'est une affaire à part.
Pas une ne manque à Lucile,
Chose rare, et, morbleu ! cet ornement fragile
Est sans prix, quand on sait qu'il ne doit rien à l'art.

ARGANT

Finissons, tout est dit.

FRONTIN

Tout ! non pas ; de la mine
Passons à quelqu'autre objet.
Attention, s'il vous plaît...
Main plus douce que l'hermine
Au bout d'un bras rondelet !
Pied mignon et jambe fine !
Corps charmant ! taille divine,
A passer dans l'annelet
Que porte au char de Cyprine
Colombe ou Pigeon biset !

ARGANT

Ah! que le ciel t'extermine!
Le tout au juste, combien?
Parle, huissier affronteur, et finis mon martyre.

FRONTIN

Une moitié de votre bien;
Pensez-vous que ce soit trop dire?

ARGANT

Trop dire! oh! pour le coup, je ne donne plus rien.

FRONTIN

Appaisez-vous; là, là! composons vite,
Tenez : deux mille écus comptant.

ARGANT

Tu m'égorges, bourreau! n'importe, j'en suis quitte.
Mon billet suffit-il?

FRONTIN

Excellent! excellent!
Donnez.

ARGANT

Tiens, le voici.

FRONTIN

Bon ! terminons l'affaire.
On vous cède, pour votre argent,
Les appas sus-nommés. Ceux qu'il convient de taire,
Étant d'un prix tout différend,
Il nous faut le double à présent
Pour les absens de l'inventaire.





LE COCHON DE LAIT

L'homme est dupe de l'apparence;
Il voit louche, et prononce. Errer est notre lot.
Le pis est qu'on s'obstine, et puis l'on est tout sot
Quand on en vient à l'évidence.
Phèdre en donne un exemple, il est bon à citer :
Puisque j'en ai le temps, je vais vous le conter.

Un quidam mariait sa fille;
C'était un homme riche et de grande famille :
Il voulut qu'à la noce on vînt de tous côtés.
Des bals, des concerts, des spectacles,
Tout fut promis, surtout des nouveautés.
Les jongleurs, les bouffons, à prix d'or invités,
Arrivent à la file, annonçant des miracles.
Un d'eux se distingua : cet homme était connu
Par sa gaieté piquante et singulière.
Les gens verront, dit-il, ce qu'ils n'ont jamais vu :
Je jure d'attirer chez vous... la ville entière.

Ce bruit de bouche en bouche est partout répandu.

Lise sans jupon au village
Ne pouvait pas s'en retourner.
Colin dit que pour un baiser
Il cessera le badinage :
Lise promet de le donner.

Enfin, sur l'émail de la rive,
Se termine le marché fait.
Lise comptait sur le secret,
Comme aux fillettes il arrive.
L'heureux Colin fut indiscret.

Fillettes, follettes,
Craignez les amants rusés;
Craignez les loups déguisés.





TENSON

Peines d'amour valent-elles mieux qu'amour sans peines?

Gens qui aimez, ne croyez que je blâme
Le doux plaisir qu'on reçoit de sa dame;
Ains au contraire, et fiez-vous à moi;
Plaisir est bon; sa pointe a ne sais quoi
Qui fait grand bien : si faut-il qu'on l'aiguise,
De temps en temps, pour qu'il ne reste coi;
Pour que l'ami, puisqu'il faut que le dise,
Mieux éveillé, soit plus ferme en sa foi.
Voyez-vous pas qu'après mainte entreprise,
Menu chagrin, soupir, trouble inquiet
Donne au plaisir petit goût aigrelet
Qui va doublant saveur et friandise
Aux jeux d'amour? Les loyaux amoureux
Ne sont toujours des foudres d'éloquence;
Vient trop tôt l'heure où cessent les grands jeux :
Si n'excellez en une autre science,

Pavot mortel, assoupissant vos feux,
Va, dos-à-dos, vous engourdir tous deux.
Le lendemain, sans faute, on recommence,
Je le sais bien ; mais quand pour être heureux,
Vouloir suffit, faible est la suffisance.
Amour sans peine est une eau sans courant;
Satiété, sur ce lac immobile,
Plaisir appelle, et bâille en soupirant;
C'est là qu'hymen, des vrais biens ignorant,
Donne un baiser silencieux, tranquille,
Que sa moitié, d'un air indifférent,
Sans se bouger, par bienséance rend,
Cédant au soin de grossir sa famille.
Ceci posé que flambeau d'hymen brille :
Bien est-il vrai qu'heureux en mon été
Suis devenu plus que n'avois été.
Le cœur n'eut part à mes premières armes.
Ne cherchois guere, en servant la beauté,
Que le plaisir de conquérir ses charmes;
Mais quand ma mie eut mon cœur arrêté
Dedans ses lacs, y mêlant les alarmes,
Les durs combats d'amour bien agité,
A la douceur de répandre des larmes;
Tant me sus gré de ma captivité,
Tant y trouvai d'amiables prémices,
Que de ce jour, pour moi plein de délices,
Plus ne voulus plaisir sans volupté.



LUCILE

Lise et Frontin, pour leurs fredaines,
Expulsés de chez Lisimon,
Avant de quitter la maison,
Se concertaient à qui ferait mieux des siennes.
Le couple pouvait mettre à profit les instans.
Tous deux se trouvaient à la ville
Avec une vieille sans-dents,
Tante de Lisimon, gardienne inutile.
Le maître était parti pour sa maison des champs,
Seul avec sa pupille,
La charmante Lucile,
Dont raffolait un crédule barbon,
Sire Argant, un Crésus, le pendant d'Harpagon.
Nota bene que notre avare ignore
Que Lucile est absente, et que Lise et Frontin
(Laissés là pour un jour encore)
Doivent partir le lendemain.

Sous l'habit et le nom de l'avocat Lisandre,
Ami de Lisimon, qui veut l'avoir pour gendre,

Lise paraît, et dit à l'amoureux Argant
Que lui Lisandre à Lucile il renonce,
Pourvu toutefois qu'à l'instant
On le dédommage en argent
Du sacrifice qu'il annonce.

Allons, soit, dit Argant. Lors, en habile acteur,
Frontin, jouant dans cette comédie,
Fait le rôle d'huissier priseur.
Il va parler : paix ! chut !

FRONTIN

Lucile est si jolie
Qu'on la peut détailler : or sus je vends les yeux,
Ces yeux d'un bleu d'azur, de la couleur des cieux,
Six cents francs, est-ce trop ? — Non, dit le faux Lisandre.
— Comment, non ! dit Argant : ah ! bourreau ! c'est survendre ;
Mais passe, j'y consens.

FRONTIN

A cent écus le nez,
Nez vainqueur des longs nez de plus d'une princesse ;
Nez en l'air, des mieux retroussés,
Tels que les aime sa Hautesse !
Cent écus, disons-nous.

ARGANT

Baste, allons, c'est assez.

FRONTIN

Autre objet; m'entend-t-on? à cent francs chaque oreille;
Oreilles à croquer! Dieu sait le joli bord!
Mignonnes!..

ARGANT

C'est fort bien: allons, j'en suis d'accord.

FRONTIN

La bouche! ah! sire Argant, c'est ici la merveille!
Bouche charmante! On m'a dit que l'Amour
En a pris le contour
Pour dessiner son arc. Si bien que cent pistoles...

ARGANT

Y pensez-vous, Monsieur?

FRONTIN

Lisandre enchérira;
Dépêchons, s'il vous plaît; je n'ai pas deux paroles.

ARGANT

Le juif! il me ruinera!

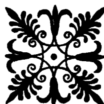
FRONTIN

Pas trop aisé vraiment! Passons à la denture.
Trente-deux dents, point d'embrasure!



NICODÈME ET SON CONFESSEUR

Nicodème, alité, souffrait un mal extrême,
Pestait contre le ciel et jetait les hauts cris.
Arrive un capucin, lequel lui dit : — « Mon fils,
« Malheur au pécheur qui blasphème ;
« Tant mieux si vous souffrez : descendez en vous-même ;
« C'est châtiment de Dieu ; vos maux sont un avis
« Qu'il vous attend là-haut dans son saint paradis :
« *Il éprouve ainsi ceux qu'il aime.* »
« — Palsembleu ! répond Nicodème,
« Je ne m'étonne pas qu'il ait si peu d'amis. »





A LAURETTE

FRIPONNE, pour qui je respire,
Règne sur mon cœur amoureux :
Je ne dois aimer que l'empire
De l'objet qui me rend heureux.

A Paphos, à Gnide, à Cythère,
J'ai tout quitté pour te servir
Toi seule, aujourd'hui, tu m'es chère ;
En t'adorant je veux mourir.

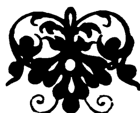
Couronnes, spectres, diadêmes,
Rien, à mes yeux, ne vaut ton cœur.

Laurette, dis-moi que tu m'aimes;
J'en ai besoin pour mon bonheur.

Saturne armé, presse l'aurore,
Qui doit luire à mon dernier jour...
Et Laurette est trop jeune encore
Pour renoncer au tendre amour.

Plutus viendra tenter Laurette :
Elle est sans biens, il l'obtiendra :
Il pense que l'amour s'achète !..
L'intérêt seul l'écoutera.

Au trône, où règne qui sait plaire,
Laurette, qu'il se place en vain !..
Pense à moi, baisse ta paupière :
Fais-moi revivre dans ton sein.





ROULE TOUJOURS

Certain époux (jongleur incomparable)
Jouait au mieux de tous les instrumens,
Fors un ; et celui-là c'est le plus agréable.
En compagnie il était adorable,
Il enchantait, on vantait ses talens :
Rentré chez lui, plus d'applaudissemens;
Au jeu d'amour il était insolvable;
Et sa moitié, qui passait mal son temps
Soir et matin donnait l'Orphée au diable.
Depuis trois mois qu'on l'avait mise au lit
Avec cet homme, ou faible ou mal construit,
Elle enrageait; c'est dire que la belle,
Après trois mois d'un long et vain déduit,
Quoiqu'elle eût fait, était encor... très-belle.
Elle en parla : chacun vint; un galant
Des mieux tournés joua de la prunelle,
Et fut admis à témoigner son zèle.
L'*item* était de trouver le moment;
Car le mari toujours en sentinelle,
A leur bonheur mettait empêchement.

Un soir pourtant que le nigaud s'applique
A composer un morceau de musique,
(Morceau divin, qu'il chante en griffonnant),
Et qu'à sa table il est posté de sorte
Qu'il tourne mal-adroitement
La face au jour et le dos à la porte,
L'amant arrive : il est incontinent
Conduit, caché dans une garde-robe,
Sans qu'on s'en doute ; un long ajustement,
Robe ou manteau, se trouvait là pendant,
Un grand fauteuil est placé par-devant :
Cet attirail à l'Argus le dérobe.

La nuit venue, et le couple couché,
L'époux ronflait sans avoir déniché
L'hymen honteux au fond de sa cellule.
La dame alors, son époux éveillant...
L'éveillant ! oh ! le fait est surprenant,
Dira quelqu'un : la sotte ! hé, par Hercule !
Il fallait, sans mot dire, aller trouver l'amant.
Oui ; mais le bruit qu'on fait en se jouant
Pouvait frapper le conduit acoustique,
Très-délicat, d'un faiseur de musique,
Et d'un jaloux... qui, volontiers feignant
De se livrer au pouvoir narcotique,
Mieux que pas un connaît d'où vient le vent.
Or écoutez comme on nous en revend :..
En fait d'astuce, une femme est unique.

Celle-ci donc, son époux éveillant,
Feint qu'au bas-ventre elle sent la colique.
— Je vais, dit-elle, au cabinet céans,
Mon bon!.. mais il fait noir; j'ai peur des revenans.
— Eh bien? — En pareil cas le seul bruit me rassure.
S'il vous plaisait jouer d'un instrument.
— Oui-dà; duquel? — Hé mais... du plus bruyant,
Du tambour; et tenez, poursuit la créature,
Qui, sans clarté, feint d'aller tâtonnant:
Je le tiens, le voici, battez fort; battez-en
Sans intervalle; allez toujours roulant;
Cependant sous la couverture
Tenez vos pieds et chaudement.
L'expédient plut fort à la mazette.
— Donne, dit-il; il prend chaque baguette,
Et le voilà qui, sur son instrument,
Fait tant de bruit que Jupin, en tonnant,
N'aurait pas grondé davantage.

Déjà la dame est avec son amant;
Le fauteuil sert, et le combat s'engage.
Sans se gêner le galant agissait;
Car de son mieux le mari le servait,
Narguant les morts par son affreux tapage.
De son côté la dame se prêtait...
Dans cet accord, adieu... fleur du bel âge;
L'heureux amant l'enlève, et se fait jour...
La dame jette un cri. L'époux dit: — Eh, mamour!

Qu'est-ce donc ? as-tu peur ? — Non, répond la finette:
J'imaginais que la baguette
Venait de crever le tambour.





LA BAGUE PERDUE ET RETROUVÉE

Dans la maison d'un vieux jaloux
Qu'avaient quitté Vénus, et l'Amour, et Priape,
Un marquis fréquentait, et faisait les yeux doux
A sa gente moitié qui mordait à la grappe;
Si qu'il pouvait compter sur son consentement.
C'est beaucoup : toutefois ce n'était rien encore;
Car il restait à trouver le moment.
Amour peut tout; amour le fit éclore;
Et je vais vous conter comment.

La dame avait un diamant
De très-belle eau, d'un prix... tel qu'un Cassandre
Y devait mettre, en dédommagement
Du doux plaisir, de l'amour vif et tendre
Qu'il ne pouvait montrer que rarement.

Un jour, la belle étant à sa fenêtre,
Le mari dans l'appartement,
Le marquis avec eux, elle pense à l'instant
Que son argus les quittera peut-être,

Si, tout à coup, elle fait le semblant
D'avoir perdu son diamant.
— Ma bague de mon doigt vient de tomber, dit-elle :
Je crois la voir là-bas,.. dans le sable,.. au jardin.
Le marquis dit : — J'irais la chercher en vain ;
Car, sur ma foi, j'ai la visière telle
Qu'en plein midi je n'y vois quasi rien.
Lors le barbon (tout barbon est avare !..)
Sur son gros vilain nez camus
Enfonçant sa double lunette,
Descend en hâte, et cherche, et trouve place nette;
Bien qu'à tous les saints il promette
Des messes et des *oremus*.
Sa femme cependant l'anime et l'encourage.
La fenêtre lui sert d'appui :
Derrière elle un rideau ferme à l'œil tout passage :
Mon jaloux ne voit qu'elle, elle ne voit que lui...
Ainsi caché, le galant personnage,
Le beau marquis, à cette heure à l'ouvrage,
Fait le devoir... posté... non pas comme un mari.
Ains employant le revers de la page,
Et je crois bien n'y laissant aucun pli.

Lors à l'époux, dont la vue éprouvée
Mais sans succès, s'exerce encor là-bas,
Cherchant la bague et ne la trouvant pas,
La dame dit (toute chose achevée) :
— Venez, mon cœur, le marquis l'a trouvée.



DANDIN ET GONDEBAUD

Perrin Dandin avait tendre femelle,
Qui des plaideurs prenait souvent pitié.
L'homme d'affaire, alarmé d'un tel zèle,
Très-rudement gourmandait sa moitié,
Mais sans succès : toujours dans son étude
Venait un certain marguillier,
Soi-disant pour le supplier
De mettre à son affaire un peu de promptitude;
Mais au fait ne pensant qu'à rire et s'égayer.
Gondebaud (c'est le nom du galant personnage)
Était dans l'âge heureux où l'amoureux péché
Tyrannise le cœur et lui plaît davantage.
D'Hercule il eut la force et d'Hébé le visage :
Quel objet féminin n'eut-il pas débauché ?
Tel plaideur, comme on pense, eût été bien fâché
Que le patron se fût trop dépêché :
Et quoiqu'il alléguât que l'adverse partie
Obtiendrait par forclusion
Quelqu'arrêt contre lui; certaine sympathie
Lui faisait en effet chercher l'occasion

N'y montra pas, je gage, un teint qui surpas
Celui de la patronne après un tel combat.
Le Dieu malin, qui des humains se joue,
Avait passé son pinceau délicat
Également sur l'une et l'autre joue
De l'infidèle, et du rouge incarnat
Qu'il broie en tapinois, il l'avait embellie...
Ce fard trop éclatant, beau sexe, vous trahit.
Dandin, hélas ! Dandin alors le vit,
Ce témoin indiscret d'une tendre folie.
A cet aspect, Dieu sait s'il parut interdit,
Et s'il eut la tête frappée !
C'en était fait de Gondebaud,
Si Dandin eût porté l'épée.
Les poings ne suffisaient, comme j'ai dit plus haut
L'amant était robuste, autant qu'il était beau.
Aussi Dandin, redoutant l'accolade.
S'en tint à dire les gros mots.
Le marguillier, riant de ses propos,
Lui dit : — Patron ! mieux vaut bien vivre ensemble,
Que de mettre ici tout en feu.
Je dois me marier dans peu ;
Venez me voir (si bon vous semble) ;
Et... tâchez de gagner au jeu.



Parlez plus bas. — Oh ! qu'à cela ne tienne ;
Il est bon que sur l'oreiller
Sa santé pour vous s'entretienne.
Le galant dit ces mots d'un ton à l'éveiller.
Dans ce moment Dandin s'emporte.
— Vous venez, dit-il, me railler ;
Tenez, voilà votre dossier,
Portez-le ailleurs, et passez-moi la porte.
Notez ici que le galant
Était entré, tenant une cravate blanche,
Qu'il avait chez Fanchon prise chemin faisant,
Pour faire jabot sur son banc :
Car ce jour était un dimanche !
Sur le bureau peut-être il l'oublia ;
Mais le fait est qu'il s'en alla
Sans l'emporter. Quand il fut dans la rue,
Il s'en souvint : Je prétends la ravoir,
Dit-il entre ses dents, ou la peste me tue.
Perrin Dandin aura beau voir ;
J'aurai mon tour... et dès ce soir,
Entre tous les cocus je veux qu'on le renomme.
Je retournerai chez mon homme ;
J'y trouverai la belle, et là, tout de mon mieux,
Bras dessus, bras dessous, je lui fais mes adieux :
C'est un fait sûr ; j'en jure par Priape.

L'après-midi, Perrin Dandin sortait
Par ordre de son Esculape.

Gondebaud très-bien le savait.
Son prétendu motif, au reste,
En cas qu'il trouvât le jaloux,
Devait parer tout coup funeste,
Et mettre en défaut son courroux.
L'amour le servit bien : Dandin à l'ordinaire,
Pour faire sa digestion,
Sortit ; mais n'ayant plus sa mine atrabilaire.
Un galant qu'il croit loin, jugez la bonne affaire !
Son visage annonçait la jubilation.
Le galant vient pourtant; il a sonné, l'on ouvre :
Et qui ? sa Déité !.. La belle lui découvre
Le désespoir qu'elle a de le voir écarté.
Mais aussi quelle maladresse !
— Ce traitement, dit-elle, est par vous mérité.
Voyez cette cloison, elle n'est guère épaisse :
Mon lit est de l'autre côté.
J'ai tout ouï, je ronflais par finesse.
Ainsi mon doux mari va vanter sa prouesse;
Et vous, pour l'avoir irrité,
Vous, Gondebaud, vous perdez ma tendresse
— Excusez un excès d'ivresse,
Répond l'amant ; pardonnez, ma déesse ;
Pardonnez, j'ai des torts, je les veux expier.
Aussitôt, plein de repentance,
Il se précipite aux genoux
De la belle dont les yeux doux
L'invitent à la pénitence.

Le moment est propice, on le met à profit.
Un canapé reçoit l'amant et la maîtresse :
Cupidon rit sous cape, et Minerve pâlit ;
Mais le couple s'en moque, et savoure une ivresse
D'autant plus enchanteresse,
Que Minerve l'interdit.

Qu'ils sont courts les momens qu'on passe près des belles !
Les éclairs sont moins prompts. Quand l'Amour n'a point [d'ailes,
Quand il est retenu dans les bras du plaisir,
Nous jouissons sans réfléchir
Que les ailes du Temps ne se peuvent rabattre,
Et qu'alors même, pour nous fuir,
Au lieu de deux, il en a quatre.

Gondebaud et la belle également ravis,
Pensaient à leurs plaisirs et point du tout à l'heure;
Et Dandin cependant regagnait sa demeure.
Tout jaloux a, dit-on, la clef de son logis.
Voici Dandin ; il entre. Aisément on peut croire
Que nos amans, avertis par le bruit,
Pour éviter le fâcheux de l'histoire,
Ont coupé court à l'amoureux déduit.
Mais ne reste-t-il rien qui prouve un tel délit ?

Qu'une femme a d'éclat, quand le plaisir l'enflamme
La belle qui jadis souffrit qu'on l'enlevât,
Et fit pour ses beaux yeux massacrer tout Pergame,

N'y montra pas, je gage, un teint qui surpassât
Celui de la patronne après un tel combat.
Le Dieu malin, qui des humains se joue,
Avait passé son pinceau délicat
Également sur l'une et l'autre joue
De l'infidèle, et du rouge incarnat
Qu'il broie en tapinois, il l'avait embellie...
Ce fard trop éclatant, beau sexe, vous trahit.
Dandin, hélas! Dandin alors le vit,
Ce témoin indiscret d'une tendre folie.
A cet aspect, Dieu sait s'il parut interdit,
Et s'il eut la tête frappée!
C'en était fait de Gondebaud,
Si Dandin eût porté l'épée.
Les poings ne suffisaient, comme j'ai dit plus haut:
L'amant était robuste, autant qu'il était beau.
Aussi Dandin, redoutant l'accolade.
S'en tint à dire les gros mots.
Le marguillier, riant de ses propos,
Lui dit : — Patron! mieux vaut bien vivre ensemble,
Que de mettre ici tout en feu.
Je dois me marier dans peu;
Venez me voir (si bon vous semble);
Et... tâchez de gagner au jeu.





GÉRONTE ET SA SERVANTE

On sait comment le bonhomme Géronte
Perdit son vin ; maint auteur le raconte :
J'ai lu le texte, et je puis, Dieu merci,
Par passe-temps le raconter aussi.

Le vieux Géronte avait une feuillette
D'excellent vin, que pour de fins gourmets
Il réserva quand il en fit l'emplette.
Chiche d'ailleurs, il avait pour recette
Qu'on dîne mal avec les meilleurs mets,
Quand par dessus on boit de la piquette;
Mais qu'un fin vin dispense des apprêts.
Bref, en ce point, il était honorable.

Arrive un jour, comme il était à table,
Un sien ami. — Vous venez un peu tard,
Dit-il, mon cher, vous ferez maigre chère :
Je n'ai pour tout, rien que ces pois au lard.
Pris de si court, je ne saurais mieux faire :
Tâtez pourtant de ce mince ordinaire;

Pour réconfort vous boirez du nectar.
Or sus, Margot, prenez de la lumière,
Le panier, le foret, la canelle, un flacon.
Cet ordre-là fut un coup de tonnerre
Pour Margoton ; l'avide chambrière
Lampait ce vin qu'elle trouvait fort bon :
Elle en buvait chaque jour de façon
Que pour lors il n'en restait guère :
Il faut pourtant obéir au barbon.
Elle paraît, la friande commère,
Tenant en main l'attirail nécessaire.
— Bon ! dit Géronte. Il se lève et la suit.
Dans le caveau d'abord, par manière d'acquit,
Du revers de l'index Géronte heurte la tonne.
Sous son doigt décharné la futaille résonne !..
Il s'arme du foret ; ô dernier rabatjoie !
Le tonneau frappé rend un son
Tel que fit le cheval de Troie
Sous la pique de Laocon.
— Quoi ! mon vin s'est enfui ! Eh, de quelle façon ?
Et comment ? et par où ? Monte un peu, Margoton,
Sur le tonneau ; regarde là du long ;
Examine le fond tourné vers la muraille :
Quelque cerceau peut-être aura pu se lâcher.
Voici Margot sur la futaille,
Tête bas, croupe haute, et feignant de chercher,
Lanterne en main, s'il n'est rien là qui bâille,
Croyant bien Géronte abusé.

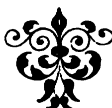
Géronte, à deux genoux, vers le fond opposé,
Dessus, dessous promène sa lumière
Le tout en vain. A la fin le barbon
Relevant en l'air le menton,
Fort à propos rencontre le derrière
De Margot, qui pour lors se penchait de manière
Qu'on voyait tout sous le jupon.
A ce spectacle qui l'enchante,
Géronte, à demi-consolé,
Dit : — Bon ! Margot, je vois la... fente
Par où mon vin s'est en allé.



Craignant que l'animal ne l'atteigne au toupet,
De son double jupon se fait un parapet.

Pour notre patient, oh! l'heureuse chevance!
Je crois que ce bouffon de petit père André,
    Dans une telle circonstance,
    Ne se serait jamais montré,
Saisissant l'à-propos, d'un ton plus assuré.
« — Vite de ce serpent, chrétiens, que l'on s'empare,
    « Dit le pasteur; voyez s'il est subtil!
« Pour nous tenter encore il revient du Tartare!
« C'est lui, c'est le démon : *(ô tartare! tartare!)*
« Je veux l'écorcher vif; il mourra sur mon gril ».

A ce trait imprévu d'une éloquence rare
La baronne est calmée et dit : Ainsi soit-il!



La perche, le brochet, la tanche, les anguilles,
Et la carpe, rien n'y manquait ;
Si que, là-dedans, on trouvait
De quoi se contenter et manger à sa guise.

C'était bien un homme d'église,
Que le curé! La preuve (s'il en faut)
C'est qu'il avait certain défaut
Commun aux siens... la gourmandise!
La chronique dit que, surtout,
L'anguille à la tartare était fort de son goût.
Or vous saurez qu'il en prit une,
Effrontément un beau matin,
Lui curé, qui de son prochain
Entendait que chacun respectât la fortune.

Dans le vivier, ce jour-là, sans façon,
Il avait jeté l'hameçon.
Il ne s'aperçoit pas qu'un jardinier le guette:
Mais il sait qu'il peut l'être, et ne prend pas le temps
De mettre à mort la pauvre bête.
Pour tromper les regards des gens,
D'un mouchoir, à la hâte, il lui couvre la tête,
L'enveloppe, la serre, et puis la fourre...— Où donc ?
Ce ne fut pas sous sa calotte ?
— Non, Lecteur, vous avez raison :
Le pasteur la met en prison
Dans le double fourreau qu'on a nommé culotte.

A la baronne cependant
L'espion a tout dit, le vol et la cachette.
Vient l'heure de dîner : le curé qu'on attend
S'assied, et de son mieux cache sous sa serviette,
L'animal qui, lassé d'un aussi long tourment,
Fait, pour sortir de sa cachette,
Plus d'un scandaleux mouvement.
La baronne sourit, pensant que le reptile
Pourra fort bien jouer des dents;
Et c'est ce qu'il advint, dont le curé débile
Perdit deux fois et puis reprit ses sens.
Il n'eut pas, comme on voit, toute la patience
De ce Grec qui, jadis, mangé par un renard,
Spartiate endurci, le souffrit en silence,
Et se fit admirer de ce peuple pendard.
Mais le risque est plus grand, dans cette circonstance,
Vu que l'anguille peut faire un friand soupé,
Et que mieux vaut mourir qu'avoir le... nez coupé.
Mais poursuivons notre aventure.

Le curé, ce jour-là, devait faire un sermon.
La dame eut la démangeaison
De ne le point quitter, et de voir la figure
Que ferait, en prêchant, notre pasteur larron.
— Vous prêchez comme un saint; je vous suivrai, dit-elle.
Jasmin, Lafleur, allez; dites que l'on attelle.

A moi conteur, ici, le lecteur qui s'adjoint,

Me peut, en apparence, arrêter sur un point
Susceptible de commentaire.
On voit que le curé, prétextant un besoin,
De l'anguille pourrait aisément se défaire,
Pour peu qu'il se trouvât un moment sans témoin:
D'accord, il y pense et l'espère;
Mais pour les éviter il lui faut aller loin,
Et le carrosse est prêt! Si notre homme diffère,
C'est une impolitesse. On part; il est en chaire.

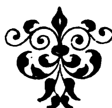
Il prêchait ce jour-là sur le péché d'Adam,
Qui, friand d'une pomme, y mordit à son dam.
La femme et le serpent sont passés en revue.
« — Le serpent! c'est le diable: ah! comme il se remue!
« Pour nous tenter, hélas! mes frères, trop souvent
« Le traître prend encor la forme d'un serpent;
« Je le sais par expérience ».

Comme il disait ces mots, l'anguille prisonnière
Se démène si brusquement
Qu'elle rompt enfin la barrière.
Le chroniqueur, assez plaisant,
La fait déserter par devant,
Sans quoi j'aurais dit, par derrière.
Les grègues du vieux temps étant toutes sans ponts
L'anguille tout à coup fait partir les boutons,
Glisse sous le surplis, saute dans l'auditoire.
Chaque femme, comme on peut croire,

Craignant que l'animal ne l'atteigne au toupet,
De son double jupon se fait un parapet.

Pour notre patient, oh! l'heureuse chevance!
Je crois que ce bouffon de petit père André,
Dans une telle circonstance,
Ne se serait jamais montré,
Saisissant l'à-propos, d'un ton plus assuré.
« — Vite de ce serpent, chrétiens, que l'on s'empare,
« Dit le pasteur; voyez s'il est subtil!
« Pour nous tenter encore il revient du Tartare!
« C'est lui, c'est le démon : *(ô tartare! tartare!)*
« Je veux l'écorcher vif; il mourra sur mon gril ».

A ce trait imprévu d'une éloquence rare
La baronne est calmée et dit : Ainsi soit-il!





LA DÉCOUVERTE

Midi sonnait; j'étais sur mon donjon :
Vers un château je braquai ma lunette.
Je regardais : je vis dans un salon,
Près d'une fille un très-joli garçon
Qui me parut longtemps conter fleurette.
Je l'avouerai, d'abord pour la fillette
J'eus du chagrin : je crus voir Céladon,
A qui jadis on noua l'aiguillette.
Mais tout à coup le spectacle changea.
Un doux combat entre eux deux s'engagea.
Heureuse scène! ô scène intéressante!
Pour moi? nenni; mais bien pour la galante

Et pour l'amant qui ce jour posséda
Tout à loisir nymphe si complaisante.
A quels transports je les vis se livrer !
De quels plaisirs je les vis s'enivrer !
J'en crois avoir l'image encor présente.
Ce beau garçon se mit à caresser
Sous le menton cette fille charmante.
En souriant je la vis le pincer :
Puis, tout à coup, je les vis s'enlacer.
Au vœu d'amour je les vis correspondre...
L'amant pressait et se sentait presser.
Il voulait plus... il renversa la belle,
Sur un sopha, de peur de la blesser.
Je vis alors les coussins s'affaisser :
J'y vis à nu le plus beau corps femelle :
Je le lorgnais ; l'amant le vint cacher...
Ce que j'ai vu, lecteur, je le révèle.
Le couple enfin se remit à marcher.
Qu'avait-il fait ? Ce n'est chose à prêcher :
L'or des amans fondit dans la coupelle.

L'Amour m'a fait voluptueux.
Mon esprit franchissait l'espace
Qui séparait de ma terrasse
Le boudoir de nos amoureux.
J'aurais voulu faire comme eux ;
Et je pensais à ma Glycère.
Je méditais sur le plaisir

D'avoir à mon tour ma bergère,
De la fêter et d'en jouir.
L'amour contenta mon désir :
Elle arriva, cette friponne.
Tout se passa comme au château :
Mais nous tirâmes le rideau :
Car je retiens les leçons qu'on me donne.

Quand deux amans se trouvent nez à nez,
Bouche sur bouche, à mourir obstinés,
L'amour alors diablement les chiffonne.
Il met au jour son sceptre et sa couronne !..
C'est un grand mal de n'être pas bien clos
En pareil cas ! Alors, pour son repos,
On ne se doit laisser voir de personne.
Péché qu'on cache est moitié pardonné,
J'en suis d'avis : tout cynique est damné :
Il souffre plus que tel qui nous sermonne,
Et sourdement corrompt marquise et nonne.
Cachons-nous donc, et que Dieu nous pardonne.





LE MARI BORGNE

Ostium taciturnum cum aperitur tacet.

PLAUT.

Un vieux borgne épousa chambrière peu neuve.
Il la croyait pucelle : il appelle la nuit
Avec impatience, et d'avance il jouit
De penser qu'on mettra sa vigueur à l'épreuve.
La nuit vient, on se couche, et le premier déduit
Au crédule barbon donne la triste preuve
Que seigneur pucelage a délogé sans bruit.
Il trouve de la marge, en cet obscur réduit,
Autant que d'ordinaire en apporte une veuve.
Aussi confus qu'embarrassé,
Vis-à-vis sa moitié, le voilà qui la blâme.
— Vous êtes, dit-il, une infâme;
Si j'avais pu prévoir ce qui s'est là passé,
Vous n'auriez point été ma femme.
Je croyais prendre un ange; ah ! qui l'aurait pensé
Que vous auriez péché d'une telle manière ?
Funeste événement ! triste sort ! jour de deuil !

J'ai pour femme une aventurière !
Enfin il la tança pendant la nuit entière :
Des sermons du bonhomme on eût fait un recueil.
— Je vous trouve plaisant, lui dit la chambrière ;
Vous prétendiez m'avoir entière,
Lorsqu'à vous il vous manque un œil !
— Avec mes ennemis j'ai souffert ce dommage,
Reprit le marié plaintif et soupirant.
— De mes amis, dit la fille en riant,
Le tort qu'on m'a fait est l'ouvrage.





ÉPILOGUE

Pardonnez-moi, sexe charmant!
Pardonnez-moi mainte peinture,
Où je vous fais si librement
Céder aux lois de la nature.
On ne jouit qu'en vous voyant :
Laissez-moi dévoiler vos charmes.
Si je vous plie à mon penchant,
Si je vous fais rendre les armes,
Vous triomphez en succombant.
Défendez-vous, mais faiblement.
Votre partage est la tendresse.
Vous le savez très-bien vraiment !..
Vous êtes faible avec l'amant
De qui la bouche enchanteresse
Peint le martyre ingénuement ;
Dont le regard vif et touchant
Allie à l'amoureuse ivresse
L'expression d'un sentiment
Fait pour durer après l'instant
Vainqueur des feux de la jeunesse.

— Vous êtes donc livrée à la *paresse,*
Et ne faites jamais œuvre de vos dix doigts ?
— Excusez-moi, mon père, je ne cesse.
Eh! plut à Dieu!.. — Ma fille! est-ce donc que parfois,
L'*orgueil* s'empare de votre âme ?
Vous avez des attraits ; mais le ciel ne veut point...
— Je vous entends, mon père, et sur ce point
Je ne suis pas encore digne de blâme.
— A la *colère*, apparemment,
Vous vous êtes par fois livrée ?
Réprimez désormais un pareil mouvement.
— Hélas! mon père, en ce moment,
Vous me voyez en pleurs et de douleur navrée;..
J'ai beaucoup de chagrin, et point d'emportement.
— Cependant, qu'est-ce donc ? Ce n'est pas *avarice ?*
— Assurément. — *Jalousie ?* — Oh! nenni.
La jalousie est un supplice
Que mon cœur n'a jamais senti.
— Mais, mignonne! s'il est ainsi,
Pourquoi vous alarmer ? Eh! vous vivez en sainte!
— Oh! pour le coup vous l'avez dit :
Voilà le mot, répond Aminte ;
Reste à savoir comme il s'écrit.



LE QUARTIER

DE LA POMME D'ADAM

C'était l'été, temps où pour rimer mieux,
Maint poëte se déjabotte,
Et, le col nu, présente aux yeux
Gorge noire, indice joyeux,
Qui, de tout temps, attira la linotte.
Comme un autre, jabot flottant,
Me voilà, moi, secouant la marotte,
Faisant des contes et rimant...
Sans peine malheureusement :
Glorieux toutefois, comme Houdard de la Motte,
Autre conteur, contant péniblement,
Fol admirateur de sa veine,
Et se plaçant impudemment
Côte à côte de La Fontaine!
Dans mon musée ainsi donc doublement
J'étais à me donner du vent.
Entre ma fille, ayant dix ans en somme;
Objet mignon qui vous caresse un homme

De tout son cœur, et surtout son papa.
Sur mon col nu voilà sa main qui passe.
J'ai le larynx si saillant, que cela
Surprend chacun, fait rire et m'embarrasse.
Cette grosseur aussitôt la tracasse.
— Papa, dit-elle : hé ! qu'avez-vous donc là ?
Moi qui de Jean, mort dans Ermenonville,
Tiens qu'il est bon de leurrer les enfans,
Soir et matin à ma fille je mens,
Quelquefois comme un imbécile,
Et quelquefois en homme habile :
Car qui n'a pas de bons momens ?
D'un vieux rébus ce jour-là je profite.
— Ma fille, lui dis-je à l'instant,
C'est le quartier de la pomme d'Adam.
— Mais, me réplique la petite :
De cette pomme Ève mangea,
Et pourtant maman n'a rien là !
— Vraiment, ma fille, c'est dommage,
Lui dis-je, et sur ce point mon sexe a l'avantage.
Sans remords la femme pécha,
Dont advint que par l'œsophage,
Le morceau librement coula.
L'homme se repentit; sa faute l'attrista
De telle sorte, qu'au passage
Le morceau gêné lui resta.



ÉPILOGUE

Pardonnez-moi, sexe charmant!
Pardonnez-moi mainte peinture,
Où je vous fais si librement
Céder aux lois de la nature.
On ne jouit qu'en vous voyant :
Laissez-moi dévoiler vos charmes.
Si je vous plie à mon penchant,
Si je vous fais rendre les armes,
Vous triomphez en succombant.
Défendez-vous, mais faiblement.
Votre partage est la tendresse.
Vous le savez très-bien vraiment!..
Vous êtes faible avec l'amant
De qui la bouche enchanteresse
Peint le martyre ingénuement;
Dont le regard vif et touchant
Allie à l'amoureuse ivresse
L'expression d'un sentiment
Fait pour durer après l'instant
Vainqueur des feux de la jeunesse.

Près de vous la délicatesse
Fait plus qu'un fol emportement.
Un Adonis qui vous caresse
Vous fait céder facilement.
Je n'omets pas, vous pouvez croire,
Cette apparence d'un combat
Si nécessaire à votre gloire,
Et si flatteur pour la victoire
Du conquérant qui vous abat.

Mais je vous blesse encor : vain projet d'être sage !
Je m'accuse et je pèche ! ah ! laissez-moi l'usage
D'un talent que ma Muse a cultivé pour vous.
Laissez-moi peindre votre image
Sous cet air d'abandon qui fait plaisir à tous.
Beau sexe! des yeux en courroux
Ne vont point à votre visage.
J'ai dû vous présenter sous les traits les plus doux;
Cédant à nos désirs, répondant à nos goûts;
Et forcer le lecteur à priser mon ouvrage.
Il plaira, grâce à vous : oui, j'ose le penser.

Qui n'a pas vu dans un bocage
Le frémissement du feuillage,
Qu'un doux zéphyr veut caresser?
Il vient : son aile va glisser;..
Guettez l'instant de son passage.
La feuille qui se sent presser,

Se courbe et reçoit son hommage.
Un mouvement prompt et léger
Fait un temps vaciller l'ombrage.
L'instant d'après ce badinage
La feuille va se redresser...
L'œil du plaisir aime à fixer
Ces éclairs de libertinage.



ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.


3 2044 004 451 38